PREMIÈRE ANNÉE. — N° 32. Jeudi 12 Novembre 1908

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

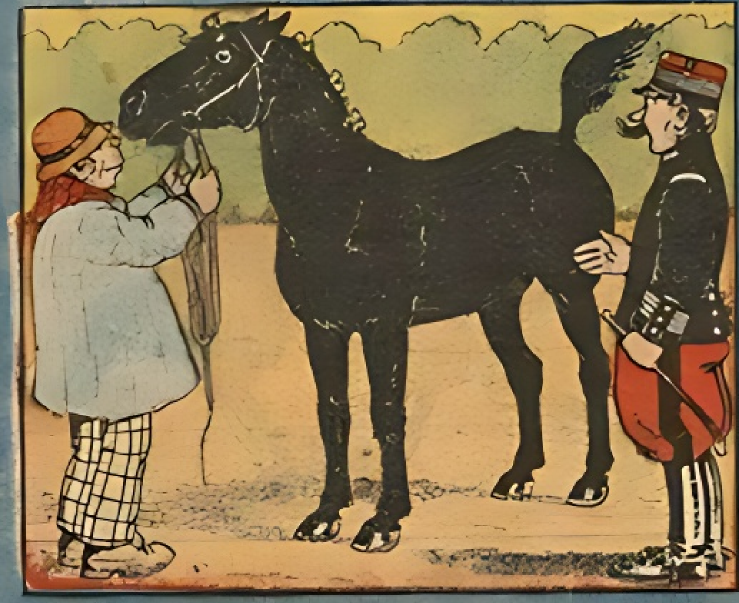
5c

POUR LA FAMILLE

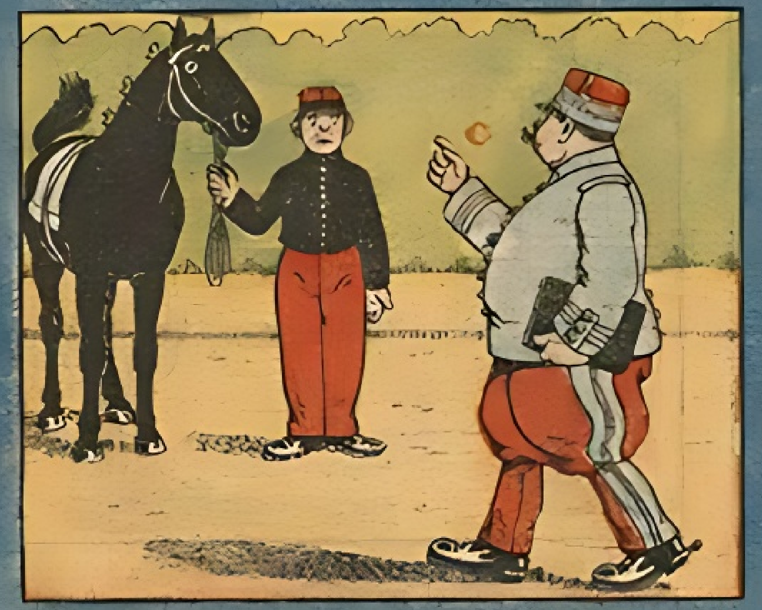
Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

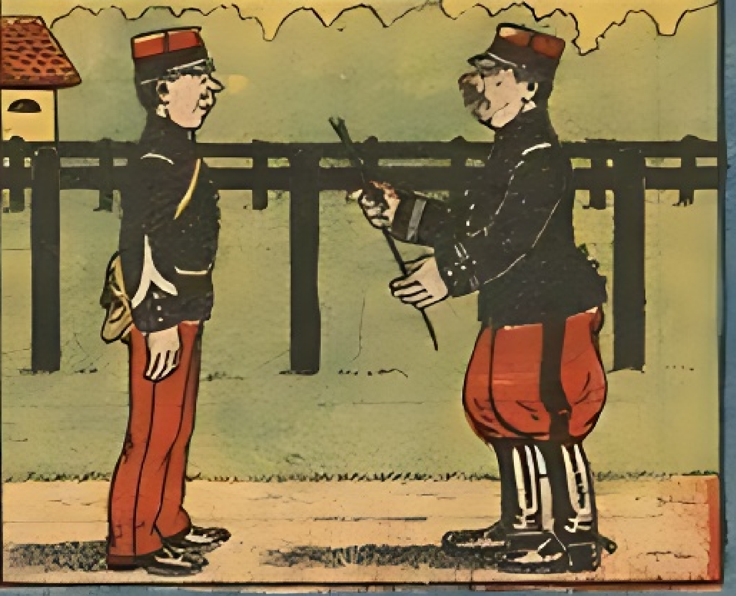
LE CHEVAL CAMELEON



Le commandant Lépervin avait fait, dans sa dernière tournée d'achat, l'acquisition d'un superbe cheval noir. La silhouette de l'animal et sa superbe robe l'avait séduit, aussi en avait-il donné le prix maximum de 1,200 francs. « Cela fera un beau cheval d'officier, avait-il dit, et je le proposerai au général Dupanneau qui a besoin de se remonter. »



Le fameux cheval fut conduit au dépôt de remonte et reçu avec tous les soins recommandés en pareil cas ; l'officier comptable l'inscrivit sur le registre des achats sous le signalement suivant : Bigne-Tête, noir, 1m62, 5 ans, 1,200 francs.



L'adjudant vint examiner le nouveau venu et donna l'ordre au sous-officier de semaine de lui faire donner un pansage soigné. « Le commandant rentre demain, dit-il, et comme il a l'habitude de se faire présenter les chevaux achetés, il faut qu'il ne trouve rien qui cloche. »



Le sous-officier de semaine appela le cavalier de 1re classe Gadulo : « Gadulo, lui dit-il, tu vas me faire un pansage sérieux au nouveau cheval amené ce matin et fais-moi le plaisir de frotter. » Recommandation bien inutile, Gadulo ayant la réputation dans la compagnie d'être le cavalier le plus calé pour le pansage.



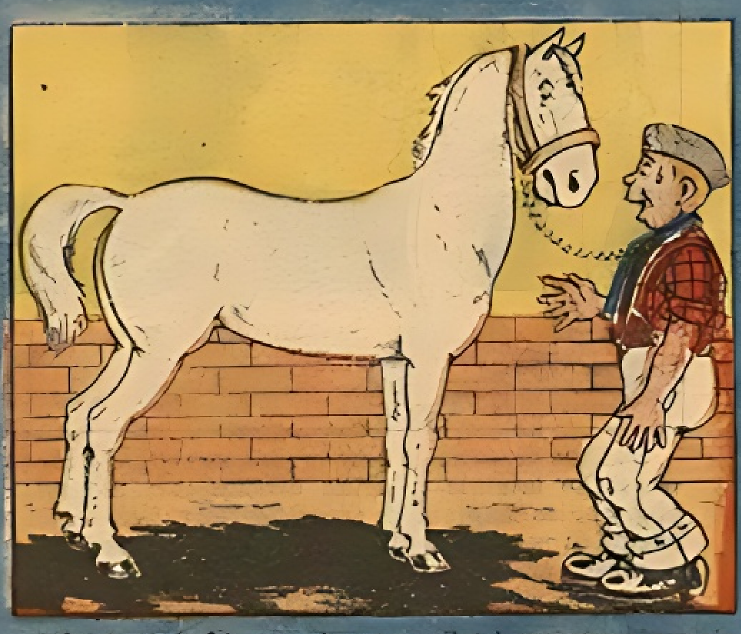
Il alla donc chercher le cheval et commença à lui donner un magistral coup de bouchon, puis il lui passa l'étrille dans toutes les règles de l'art suivi d'un bon coup de brosse.



Ensuite il alla chercher un seau d'eau et lui lava les jambes ; mais tout à coup il s'arrêta stupéfait : l'eau devenait noire au fur et à mesure que les jambes du cheval changeaient de couleur.



« Ça c'est rigolo ! » se dit Gadulo. Il courut chercher un nouveau seau d'eau, du savon, et lessiva à fond le cheval des oreilles à la queue.



Au bout de 3 heures d'un travail acharné et après avoir noirci au moins vingt seaux d'eau et usé un kilo de savon, le cheval noir était devenu blanc.



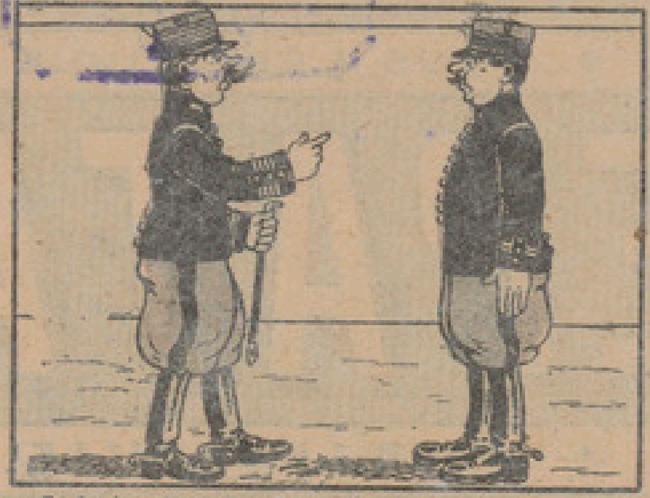
Gadulo était épaté, mais, comme il était peu curieux de nature, il ne chercha point à approfondir ce mystère. « Le sous-off' m'a dit d'lui faire un pansage soigné, j'y en ai fait un, le reste c'est pas mon affaire. » Sur ces sages paroles il rentra le cheval à l'écurie...

(Voir la suite page 2.)

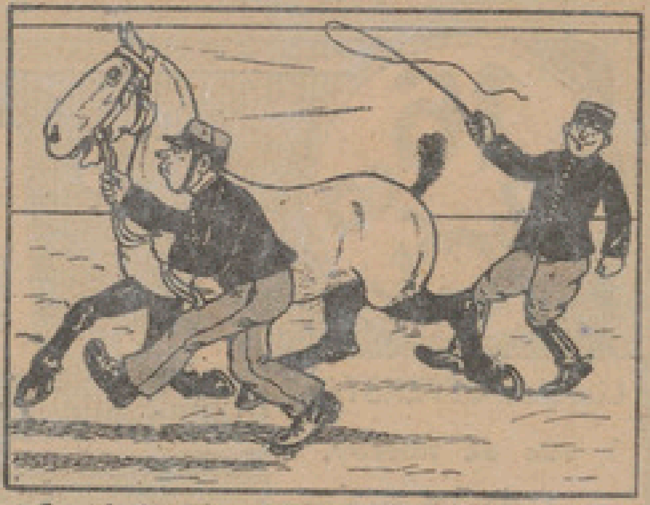
LE CHEVAL CAMÉLÉON *(Suite.)*



… et s'en fut manger le rata, puis il se mit en tenue de ville et comme il était permissionnaire de 48 heures, il fila du pied gauche.



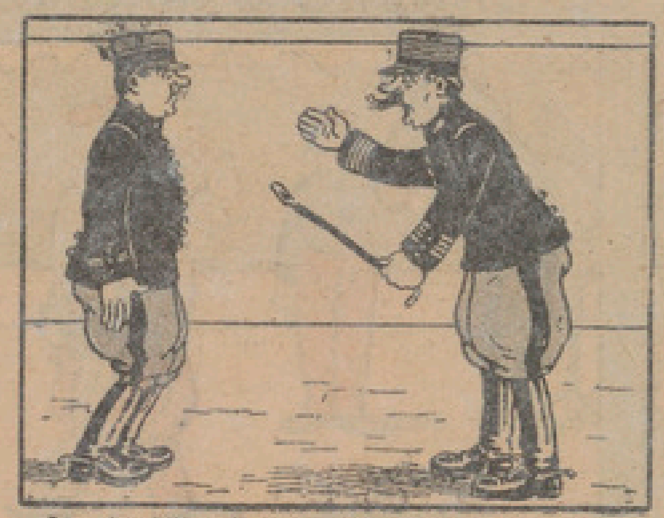
Le lendemain matin, le commandant Léparvin était de retour au dépôt. « Faites-moi venir les chevaux achetés en tournée, dit-il à l'adjudant, et particulièrement le cheval noir que vous avez reçu hier .»



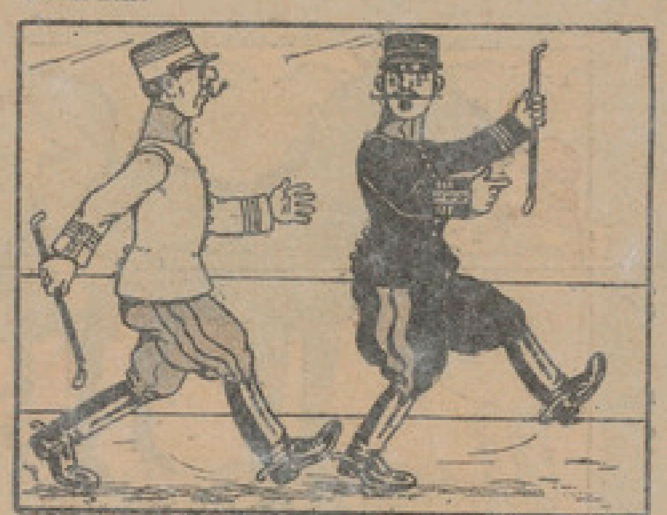
Les plantons de service présentèrent successivement quatorze chevaux, bais foncés, bais bruns, alezans, rouans; tour à tour défilèrent, mais toujours pas le fameux cheval noir.



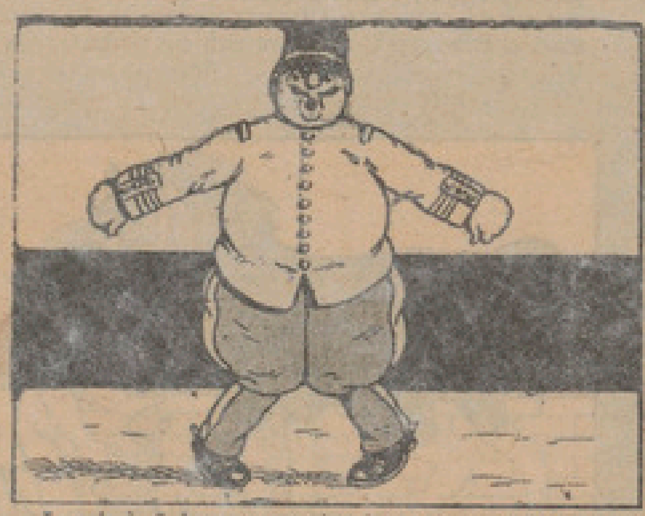
L'adjudant pendant ce temps-là le cherchait de tous les côtés, le sous-officier et le brigadier de semaine galopaient d'écurie en écurie et pas plus de cheval noir que sur mon œil.



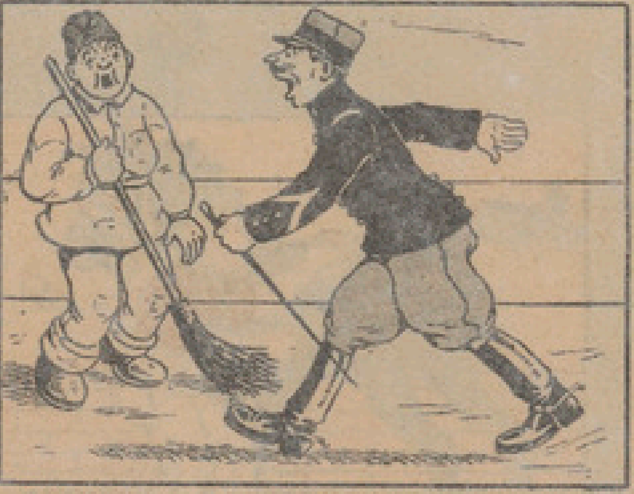
La présentation était terminée, sauf celle de l'introuvable cheval. « C'est extraordinaire que vous ne puissiez le trouver, adjudant, vous devez pourtant bien savoir dans quelle écurie vous l'avez mis, » s'écria le commandant qui s'impatientait.



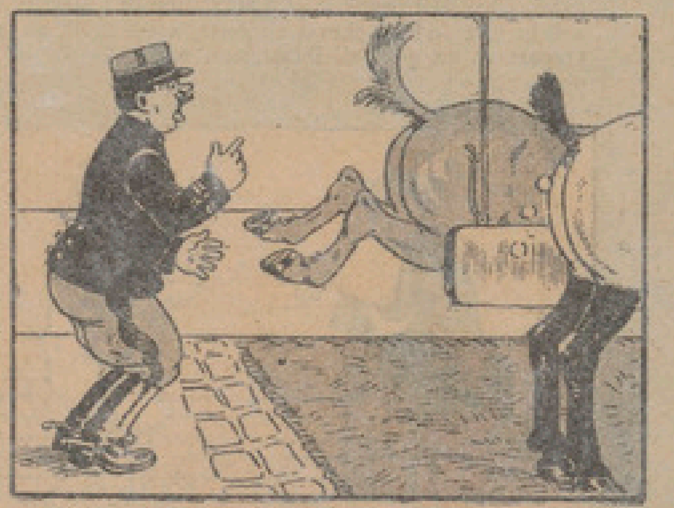
Au bout d'une heure, le résultat était le même, le cheval noir ne se trouvait nulle part ; l'adjudant affolé courait dans toutes les directions, les sous-officiers faisaient de même, les officiers acheteurs faisaient le tour des écuries et le commandant tempêtait que c'était une bénédiction.



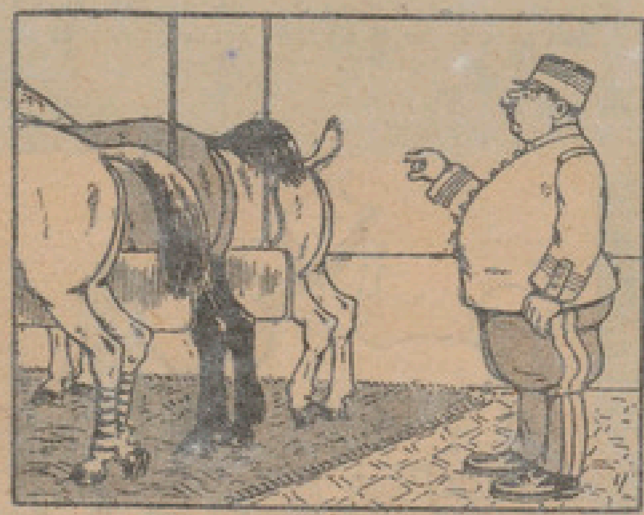
Le soir à 5 heures, on n'avait pas encore déniché le cheval noir tant cherché ; par contre, le cahier de punition était rempli de haut en bas ; à commencer par l'adjudant jusqu'au dernier garde d'écurie, le quartier était consigné jusqu'à nouvel ordre et l'officier comptable avait 8 jours d'arrêts comme responsable.



Le lendemain à la première heure, on recommença à faire la ronde dans les écuries, les gardes d'écuries étaient ahuris, à 6 heures le commandant Léparvin arriva d'une humeur, je ne vous dis que ça, il n'avait pas dormi de la nuit et il tenait absolument à en finir avec cette affaire. « Je bouclerai tout le monde, hurlait-il, jusqu'à ce que le cheval noir soit retrouvé. »



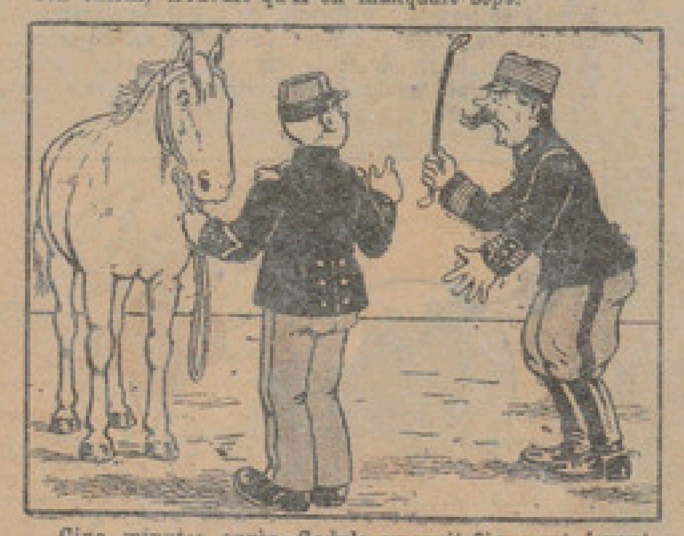
Finalement on fit ce qu'on aurait dû faire au commencement : on compta les chevaux et dame, ce, ne fut pas une petite affaire car il y avait trois cents chevaux et cinq écuries ; or, comme tout le monde comptait à la fois il y avait de nombreuses erreurs ; l'adjudant avait trouvé cinq chevaux en trop et le sous-officier de semaine, d'après son calcul, trouvait qu'il en manquait sept.



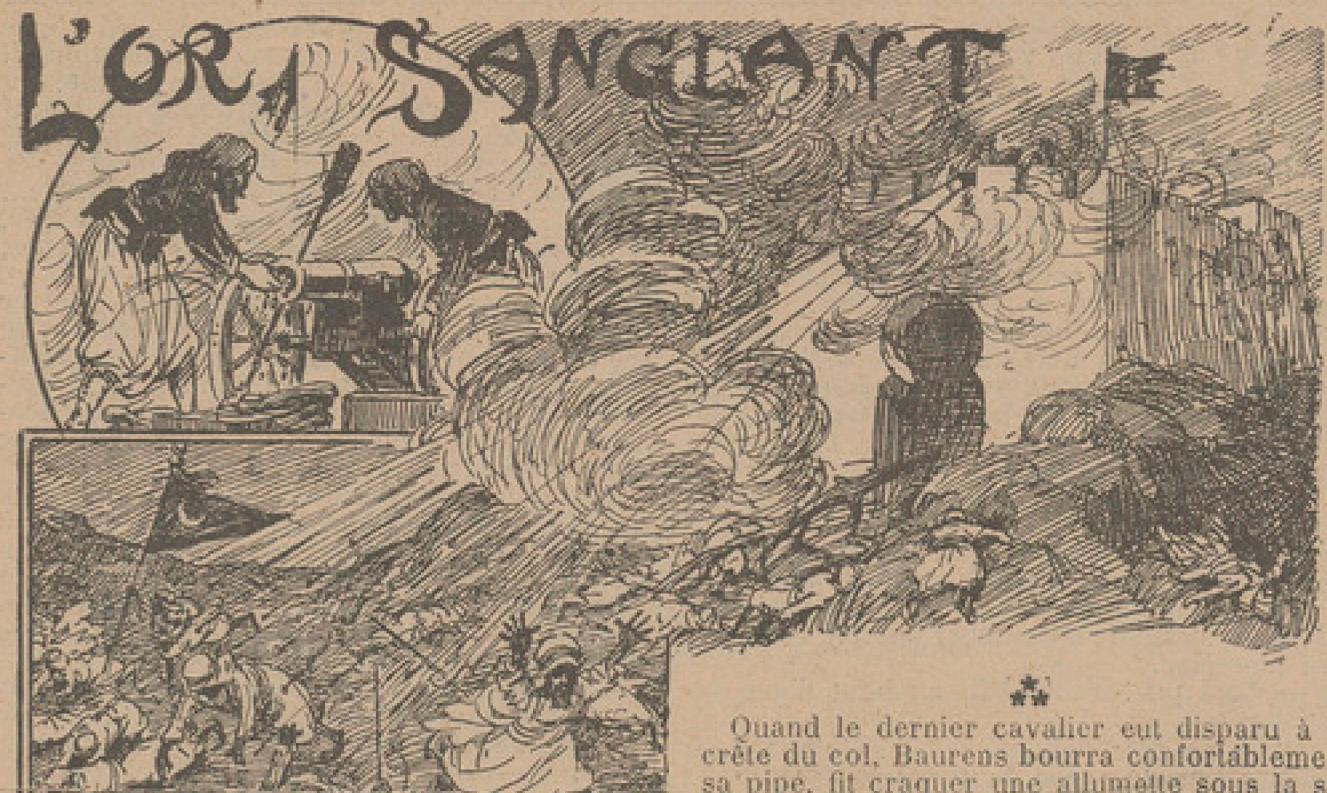
Enfin l'officier comptable se chargea lui-même de la besogne, il compta l'un après l'autre tous les chevaux et le soir à 5 heures on était sûr d'un résultat : c'est qu'il ne manquait pas un seul cheval ; quant au cheval noir en question, il n'existait pas, il y avait bien trois chevaux de cette robe mais ils n'avaient rien de commun avec celui recherché, étant au dépôt depuis déjà un certain temps.



L'affaire devenait de plus en plus mystérieuse, les gradés et les hommes à moitié devenus fous ne parlaient plus que de magie et de cheval fantôme. Lorsque Gadulo rentra de permission il trouva le dépôt en ébullition, il s'informa et on lui raconta ce qui se passait. « Elle est bien bonne, s'écria-t-il en s'esclaffant, mais je sais où il est passé, le cheval que vous cherchez, je vais aller le chercher de suite. »



Cinq minutes après Gadulo amenait fièrement devant le commandant un cheval blanc. « Mon commandant, dit-il, voilà le cheval noir qui est arrivé l'autre jour. — Mais ce cheval est blanc, s'écria le commandant estomaqué. — Oui, mais il était noir et c'est moi qui lui ai enlevé sa teinture en le savonnant. — Bougre d'animal ! hurla le commandant furieux, vous ne pouviez pas le dire plus tôt. — Mais, mon commandant, je n'étais pas là. — Et bien, vous aurez quinze jours de salle de police : ça vous apprendra à être là lorsqu'on a besoin de vous. »



— Sergent, dit le capitaine, commandant le bordj d'El-Alif, au sous-officier de zouaves Baurens, depuis quelques semaines, les Oulad-Dhia s'agitent, animés par les nombreux marabouts qui parcourent le pays. Chaque nuit, ces terribles maraudeurs viennent nous attaquer... enlèvent les chevaux à la corde... Avant-hier, le courrier de Bou-Segra a été attaqué et le chef du détachement, un vieux maréchal des logis, — vingt-trois ans de service et la médaille, — y a trouvé une mort glorieuse... A la tête du peloton de chasseurs et d'une section de zouaves, je vais donc aller montrer, à domicile, aux pillards, de quel bois je me chauffe...

— Parfait, mon capitaine, s'écria Baurens, enthousiasmé, nous partons en colonne... ça me va ! En avant ! les *chacals* en sont !

— Doucement, Baurens, je ne puis abandonner le bordj ni le confier à des indigènes. Cependant, mon inquiétude disparaît, quand je songe qu'en vertu de mes pouvoirs discrétionnaires, je puis vous confier la garde de El-Alif !

Burens salua d'un geste bref.

Les trompettes sonnèrent le boute-selle et le capitaine rassembla la garnison dans la petite cour du fortin.

— Sergent Baurens, et vous, zouaves, dit-il solennellement, je vous donne le bordj à garder ; la clé du pays est entre vos mains. Veillez sur la petite citadelle, ainsi que sur le trésor du détachement — plus de quarante mille francs en numéraire. Vous avez des vivres et des munitions en quantité... un petit canon de montagne en bronze et quelques obus. Baurens, sur les trois couleurs qui flottent là-haut, jurez-moi, ainsi que vos dix hommes, de ne pas rendre la place !

— Mon lieutenant, sur le drapeau, je vous le jure !

Et, se tournant vers ses zouaves, le sergent commanda à ses zouaves :

— Allons, défilez un à un, et jurez !

Chaque soldat fit le serment.

Les chevaux piaffaient, les cavaliers, d'un geste familier, le bras tendu, mesuraient les étrivières, resserraient les sous-ventrières, caressaient les peaux de bouc, soupesaient les gibernes, assuraient les jugulaires sous le menton.

En silence, on échangea de vigoureuses poignées de mains. Puis, le capitaine commanda :

— A cheval ! Sabre ! Par le flanc gauche, en avant !

Au son de l'unique trompette jouant la marche du régiment, la colonne sortit gaiement du bordj.

⁂

Quand le dernier cavalier eut disparu à la crête du col, Baurens bourra confortablement sa pipe, fit craquer une allumette sous la semelle de son « godillot ». La courte lueur illumina sa bonne grosse figure aux petits yeux verts extrêmement vifs, au large nez épaté, au teint hâlé par de longues années sous le soleil d'Afrique. Il caressa sa longue barbe poivre et sel, qui s'étalait en éventail sur sa poitrine bombée ; ses lèvres épaisses sourirent.

— Le sergent Baurens, commandant par intérim le bordj de El-Alif !... prononça-t-il à mi-voix.

Il était fier, ce brave soldat, de la confiance que venait de lui témoigner son supérieur et il redressait sa taille courte, se renversait en arrière, s'arc-boutait presque, fièrement campé sur ses fortes jambes serrées dans les guêtres de toile blanche.

Il examinait ses hommes en train de préparer la soupe, tout en fredonnant un refrain de bivouac, quand le caporal, un Parisien blagueur, embusqué derrière un créneau, s'écria :

— Sergent, je distingue des feux sur la montagne... les burnous blancs donneront cette nuit. Va falloir veiller au grain !

— Bon, tant mieux, répondit gaiement Baurens. Faut travailler pour les galons.

Tranquillement, sans hâte, il alla fermer la lourde porte blindée du bordj, s'assura que tout allait bien, que les sentinelles veillaient à leur poste, puis il se fit amener l'unique canon — une méchante pièce de campagne en bronze se chargeant encore par la gueule et conservée plutôt comme parade que comme arme défensive. Il la fit pointer sur le plateau qui s'étendait devant la porte du fortin.

— Deux précautions valent mieux qu'une, dit-il.

La nuit était proche ; déjà, on apercevait un douar dont les tentes s'allumaient. Le ciel commençait à se clouter d'argent.

Losqu'il eut « cassé la croûte », Baurens, avec la satisfaction du devoir accompli, alla s'étendre sur son lit, bercé par le vent qui, passant dans les embrasures, faisait claquer le drapeau.

Du fond de la vallée montaient les sinistres aboiements des chacals et les lugubres glapissements des hyènes, mêlés à la voix des hommes de garde qui, de cinq minutes en cinq minutes, se renvoyaient le sempiternel :

— Sentinelle, prenez garde à vous !

⁂

Vers le matin, le sergent fut éveillé par un coup de feu et un hurlement :

— Aux armes !

Le factionnaire venait de tirer sur un Arabe qui se glissait entre les roches voisines du plateau et il donnait l'alarme.

En un instant, tout le monde fut sur pied. Le craquement des batteries qu'on armait indiqua que l'on était prêt. Les zouaves allèrent prendre leur poste de combat dans le bastion. Devant eux se dressait le Djebel Krouma, masse imposante, sombre à sa base, illuminé à son faîte par les feux de l'ennemi.

Tous les douars environnants s'étaient rassemblés et, en foule compacte, avec un bruit sourd de mer agitée, les Arabes montaient vers le bordj.

Les burnous se distinguaient entre les oliviers et les cactus ; il s'approchaient insensiblement, formant comme deux pointes de croissant, qui se rejoignirent bientôt.

Au jour, la place était cernée.

Une forme blanche se dessinait, débusquait, puis s'arrêtait à distance. A travers les interstices de pierres, on voyait briller les garnitures d'argent d'un long *mouhala* qui étincelait sous les rayons pourpres du soleil levant. Une flamme jaillissait ; puis, une balle, avec un petit bruit sourd, venait s'aplatir sur le mur ou passait au-dessus des zouaves avec un bourdonnement d'abeille.

Le caporal, en manches de chemise, son pantalon serré dans sa large ceinture bleue, ajustait lentement son arme et lâchait son coup en même temps qu'une saillie :

— A toi, le grand, là-bas, au coin du rocher... Pour le barbu qui s'embusque derrière le *zitoun* (olivier)... Porte ça à Mahomet, toi qui fais si bien la fantasia !

La vallée retentissait des bruits de détonations. Soudain, le caporal chancela, sa chemise écrue devint rouge de sang, se colla à sa poitrine ; au même instant, il s'effondrait, frappé à mort.

— Tenez ferme, grinça Baurens, exaspéré. Ne ménagez pas les munitions !

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que trois de ses hommes se trouvaient hors de combat ; l'un avait reçu une balle de cuivre en pleine bouche ; elle lui avait fracassé la mâchoire ; agonisant, il hurlait dans un coin. L'autre, frappé au front, était resté dans la position du tireur à genoux ; le troisième, un vieux soldat rengagé, comme l'attestaient ses chevrons, venait de s'abattre, le nez contre terre, frappé d'une balle dans la poitrine.

Le soleil montait, radieux, éclairant cette scène tragique. Ce n'était plus un coup de main, c'était un véritable assaut. Cinq cents Arabes, ivres de sang et de poudre, étaient là hurlant :

— *La Allah ! Il Allah !*

Un arbre venait d'être déraciné et, terrible, le bélier, manié par quarante bras, s'avançait vers la porte...

Baurens devint livide. Il regardait, impassible, se souciant peu des balles qui sifflaient autour de lui. Six hommes lui restaient. Comment faire ? Que dirait le capitaine, lorsqu'il rentrerait avec la colonne, ramenant au bordj des prisonniers, des troupeaux, des fusils, s'il n'apercevait plus le drapeau flotter au-dessus de la porte et trouvait le fort pillé, les hommes tués... le trésor enlevé ?

Tonnerre ! Il fallait tenir jusqu'à la gauche, foi de Baurens !

— Allons, les lascars, nous ne sommes pas des enfants de troupe, s'écria-t-il. Il est six heures... la colonne sera de retour à la nuit... Douze heures à tenir... ce n'est pas le diable, après tout !

— On fera le possible, sergent. Sûrement... craignez rien, répondirent les soldats.

Le bélier avançait. Un Arabe tué, un autre le remplaçait. Les fusils devenaient impuissants.

Un éclair de joie illumina la face terreuse de Baurens :

— Mais nous avons du canon ! Allons-y... amenez la pièce...

Une minute après, la mitraille faisait rage...

— Tirez ! Tirez ferme... feu à volonté ! hurlait Baurens, voyant reculer l'ennemi. C'est peut-être le dernier coup de canon qui nous donnera la victoire !...

Il encourageait ses hommes de la voix et du geste ; communiquait à tous son beau courage. L'espoir brillait en ses yeux ; déjà, il croyait tenir la victoire ; mais un de ses zouaves approchait de lui, et :

— Sergent, il y a encore de la poudre, des gargousses... mais plus d'obus, le caisson est vide !

— Que dis-tu?... Plus d'obus... mais alors... alors...

Il n'osait pas formuler sa pensée jusqu'au bout ; en lui-même, ils se disait que c'était la fin.

Quelle surprise ! Quelle déception ! au moment où il se croyait sur le point d'être victorieux.

Le canon, faute de munitions, interrompait son œuvre de destruction. Les Arabes reprenaient l'assaut auxquels ils avaient dû renoncer tout à l'heure. Les drapeaux verts avançaient au son nasillard des noubas, en même temps que retentissaient les cris de :

— *Ichzel ! Ichbel !* En avant !

Tout était perdu, le brave sergent ne cherchait plus à se le dissimuler. Ses yeux faisaient désespérément le tour du bordj, en quête d'une dernière ressource. Hélas ! il n'y avait plus rien... rien... qui pût concourir à leur défense et les sauver.

Tout à coup, ses yeux s'illuminèrent ; il se frappa le front :

— Le trésor !...

Mais la flamme s'éteignait aussitôt.

— Le trésor... le trésor... murmurait-il. Non, cela n'est pas possible... Allons, Baurens, tu perds donc la tête... Tu n'as plus conscience de ton honneur... Toucher au trésor de la compagnie... mais c'est encourir le conseil de guerre... la dégradation... la honte !

Il avait un mouvement intérieur de révolte contre lui-même et se tournait de nouveau vers les assaillants.

Le bélier, à coups redoublés, martelait la porte. Un zouave venait encore de tomber.

Décidément, c'était la fin. La prise du bordj n'était plus qu'une question de minutes. Baurens souffrait terriblement de son impuissance. La figure du capitaine se dressait en face de lui et ces paroles revenaient à son esprit :

— Sur les trois couleurs qui flottent là-haut, jurez-moi de ne pas rendre la place...

Non ! il ne la rendrait pas ; il lutterait jusqu'au bout, sans défaillance. Mais, hélas ! il ne pourrait, à lui seul, avec ses cinq hommes, sauver le drapeau qui flottait là-haut, tout déchiqueté, contre cette meute de cinq cents Arabes ivres et hurlant.

— Saperlipopette ! qu'est-ce que je pourrais bien faire ?

La même lueur qui avait éclairé ses prunelles, cinq minutes auparavant, apparut.

Sa barbe serrée dans sa main crispée, Baurens hésitait : un combat terrible se livrait en lui-même.

— Tant pis ! s'écria-t-il, au bout d'une seconde.

Et, à grandes enjambées, il s'éloigna dans la direction du corps de garde.

Il ouvrit la porte épaisse, pénétra dans la pièce obscure. Le long du mur, de petites caisses noires étaient alignées, portant, en lettres blanches : « Trésoreries et Postes. »

Hâtivement, il décrocha une clef du trousseau — clef commune à toutes les caissettes. Il les ouvrit, fébrilement et, puisant à pleines mains, emplit un sac à distribution de douros et de louis.

Pliant sous la charge, suant d'émotion, il remonta sur la terrasse, à bout de souffle.

La pièce, devenue inutile, allongeait tristement le cou dans l'embrasure.

— Sergent, c'est la fin, dit un zouave.

Motus, l'ancien, passe-moi une gargousse... Tiens... là... dans le caisson, le long du mur, débouche la lumière. Parfait... à mon tour, maintenant.

Et Baurens, maniant l'écouvillon et le levier comme un artilleur, faisant un entonnoir de ses deux mains, versa dans la gueule du monstre les pièces de monnaie rutilantes. Il s'allongea sur le canon, visa un groupe qui tentait l'escalade, pointa et, ramassant une mèche qui fumait à terre, fit feu.

Une détonation stridente éclata.

— Encore une tournée ! Allons-y ! Feu à volonté ! Vite... allons... à mitraille ! A mitraille ! Ils perdent pied !

Dans les rangs ennemis s'élevèrent des clameurs de rage. A travers la fumée, Baurens distingua de sanglantes trouées.

— Allons, les lascars, une gargousse par ici. Passez-moi les louis, les douros. Faut faire bonne mesure. Feu ! Nous tenons la victoire.

A la dixième décharge, ce fut un sauve-qui-peut général.

***

Et, tandis que les zouaves, ivres de gloire, hurlaient leur triomphe, le trésor du détachement volait en tourbillons dorés et argentés, semant la mort parmi les burnous blancs qui fuyaient dans la plaine.

GEORGES BRÉZOL.

Lire dans le prochain Numéro : LE CHATEAU HANTÉ

LES AVENTURES D'UN ENFANT PERDU

GRAND ROMAN DRAMATIQUE, par ALBERT PAJOL.

II

UN ATTENTAT SUR LA VOIE FERRÉE

« A M. Ledru-Bullet,
Banquier,
15, rue du Quatre-Septembre
à Paris.

« Monsieur et cher banquier,

« Enfin, je viens de retoucher le sol de la France, de ce pays aimé où je fus si malheureux et où, après trente ans d'absence, je reviens si fortuné. Fortuné, mais non tout à fait heureux, hélas ! puisque je n'y reviens qu'avec mon cher petit enfant, ayant perdu sa mère, cette femme tant chérie qui s'était unie à moi, malgré les cinquante-cinq années qui pesaient sur mon front blanchissant, et qui est morte la première, — triste ironie de la destinée humaine ! — me laissant seul encore une fois sur terre. Seul ? non, puisque je la retrouve, en quelque sorte, dans notre enfant. C'est pour lui que j'ai quitté l'Amérique et que j'ai voulu rentrer en France, afin de lui rendre la patrie de ses ancêtres. Il y grandira et y deviendra l'orgueil de ma vieillesse si la mort ne me réclame pas trop vite à mon tour ; en tout cas, j'aurai eu le temps, je l'espère, de l'entourer d'amis dévoués qui permettront, quand je ne serai plus là, qu'il ne soit pas tout à fait orphelin.

« Ah ! on aura de la peine à reconnaître en moi, dans sir Richardson le milliardaire, l'ancien cordonnier misérable et obscur qui s'appelait simplement alors Richard. La misère est parfois bonne à quelque chose quand on a le cœur bien placé ; elle vous incite à en sortir. C'est pour y échapper que, résolument, j'ai pris, il y a 30 ans, mon courage à deux mains et que je suis parti courir la fortune. J'y reviens milliardaire, c'est vrai, mais au prix de quelles souffrances, de quel labeur acharné, de quelles fatigues morales et corporelles, de quel acharnement à la réussite ! Mais pardon de tout ce bavardage et venons à ce que j'aurais peut-être dû vous annoncer plus brièvemet. Je quitterai Bordeaux où j'ai pris terre et où je reprends avec délice avant de me remettre en route quelques bouffées bienfaisantes de l'air natal, mardi 18 de ce mois par le rapide de 9 h. 45 arrivant à Paris à 7 heures du matin. Je compte donc me présenter dans vos bureaux le jeudi 20 du même mois, pour le retrait des fonds que je vous ai fait tenir ou tout au moins pour en reconnaître le compte.

« Dans l'attente de votre bon accueil, je vous présente mes meilleures civilités.

« RICHARDSON,
« de New-York. »

L'homme qui venait d'écrire et signer cette lettre, assis devant une petite table, dans la chambre n° 1, du Grand-Hôtel de l'Amirauté, cours de l'Intendance à Bordeaux, pouvait avoir soixante ans.

Richardson, à trente ans, n'était encore, en France, qu'un cordonnier besogneux et s'appelait simplement Richard. Las de pleurer misère et ébloui peut-être par les récits fantastiques qu'il avait lus sur la façon rapide dont on faisait alors en Amérique des fortunes prodigieuses, il s'était senti l'énergie nécessaire pour traverser les mers et aller, lui aussi, tenter un sort peut-être plus favorable au pays des dollars.

Il réalisa donc le peu qu'il avait, amassa avec la vente de son maigre mobilier et de sa modeste échope cinq ou six billets de cent francs et débarqua un beau jour sur les côtes d'Amérique.

Tout d'abord cela ne marcha pas tout seul. Richard, faute de mieux, dût se mettre portefaix. Puis, désireux de se mêler davantage à la vie ordinaire, devint garçon de salle dans un restaurant.

Un Français établi là-bas fabricant de boîtes métalliques pour les conserves de toutes sortes dont il se fait en Amérique un commerce considérable, lia conversation avec lui un jour qu'il le servait à table, l'interrogea et séduit par son intelligence et son esprit d'initiative, lui offrit de le prendre dans ses ateliers.

Ce fut le premier échelon vers la fortune. Un an après, il était promu contremaître.

Encouragé par ce premier succès, Richard se donna corps et âme à son nouveau métier.

Un jour, après maints tâtonnements, il trouva un système de fermeture par lequel la boîte était ouverte sans le secours d'aucun instrument.

Quand il porta son invention à son patron, celui-ci l'embrassa spontanément et sur-le-champ le prit comme associé. Un an après, une attaque de fièvre jaune emportait en six heures celui qui lui avait ouvert sa maison et Richard, devenant Richardson, restait seul propriétaire de l'usine.

Dès lors sa fortune s'accrut avec une rapidité miraculeuse, comme se font toutes les grosses fortunes en Amérique... quand elles se font.

Devenu son maître, Richard résolut d'augmenter encore sa prospérité en élargissant son champ d'action. A la fabrication des boîtes il ajoutait l'année suivante celle des conserves elles-mêmes. La réussite fut complète. L'ancien cordonnier ne s'arrêta pas en si beau chemin ; deux ans après, à ces deux heureuses exploitations il joignait encore l'élevage du bétail, bœufs et porcs, pour fournir la viande nécessaire.

Bref, dix ans, jour pour jour, après être débarqué sur la rive américaine avec moins de dix louis en poche, sir Richardson était propriétaire d'une des plus grandes usines du nouveau monde, d'un de ces inimaginables caravansérails de l'industrie munis de tous les perfectionnements modernes, où tout marche, agit, fonctionne par cette force admirable et mystérieuse de l'électricité, où le bétail entre sur pieds vivant par une ouverture et en ressort sous la forme de boîtes de « corn-beef » expédiées aussitôt pour le continent.

Richardson était sacré « roi des conserves ».

A près de cinquante-cinq ans il était encore célibataire, quand l'idée lui prit de se créer une famille. L'argent lui eût permis aisément quelque union princière, mais fils de ses œuvres, il ne voulut pas, une fois enrichi, donner un démenti à tout un passé de travail et de loyauté. Il épousa la fille d'un de ses contremaîtres, un Français qu'il avait accueilli comme on l'avait accueilli lui-même. Le malheur voulut que sa femme mourût moins d'un an après son mariage. Ce fut alors qu'il vendit son entreprise à un syndicat d'éleveurs brésiliens et qu'il rentra en France pour s'y adonner exclusivement à l'éducation de son enfant.

. . . .

La table d'hôte avait pris fin.

Richardson se leva, prit son jeune fils dans les bras et se mit en devoir de regagner sa chambre.

En voulant en reprendre la clef au tableau, il constata non sans surprise qu'elle n'y était plus. Il gravit l'escalier, la clef était sur la porte.

Il entra, tourna l'interrupteur pour éclairer la pièce et posa l'enfant à terre.

Il jeta les yeux autour de lui pour s'assurer que personne n'était entré pendant son absence et que rien n'était dérangé.

Son regard tomba naturellement sur la table : la lettre qu'il avait écrite et qu'il avait laissée encore humide au moment où la cloche l'avait appelé à la table d'hôte, cette lettre était disparue. Le tiroir de la table s'ouvrait béant, vide de l'or qu'il y avait mis et avec lequel il comptait régler à son départ la note de l'hôtel.

Plus de doute, un voleur avait mis à profit le temps écoulé pendant le dîner pour s'introduire dans la chambre.

Un garçon de l'hôtel même, peut-être.

Richardson eut un vague sourire de pitié.

La somme était insignifiante et ne valait pas pour lui la peine de porter une plainte. Il en fit son deuil.

Par exemple, il ne s'expliquait pas qu'on eût volé la lettre qui au surplus, ne contenait rien d'important.

— Bah ! je ne la recommencerai pas et me contenterai d'envoyer à Ledru-Bullet un simple télégramme. C'est égal, continua-t-il à réfléchir, comme on ne saurait prendre tout de même trop de précautions en voyage, et comme j'ai eu raison, en toute prévision, d'adopter celles que j'ai prises pour ce cher enfant !

. . . .

En quittant le bar de la rue de la Goutte-d'Or, les deux chenapans s'étaient dirigés tranquillement du côté de la gare d'Orléans pour y prendre un des premiers trains du matin. L'Arsouille comptait mettre la journée à profit pour choisir soigneusement l'endroit précis où la disposition des lieux, la nature de la voie, l'éloignement de toute habitation et de tout poste lui permettraient plus sûrement de perpétrer son effroyable forfait.

Ils prirent leurs billets jusqu'à Toury, où ils descendirent ; puis ils longèrent la voie en s'en tenant à distance, afin de n'éveiller l'attention de personne sur le genre d'inspection auquel ils se livraient. Ils firent ainsi presque une quinzaine de kilomètres, allant, s'arrêtant, s'éloignant dans les lignes droites pour revenir un peu plus loin. Il

'allait bien qu'ils eussent le crime chevillé dans le corps pour s'obstiner ainsi dans leur terrible résolution et préméditer avec tant de persistance de si longs et dangereux préparatifs. Car enfin, on eût pu les apercevoir, les remarquer... Mais, sauf une équipe de terrassiers et de poseurs occupés à la réfection de la voie un peu après Toury, ils ne rencontrèrent âme qui vive. L'Arsouille commençait à s'impatienter et à désespérer de trouver un endroit propice.

Enfin ils parvinrent à un endroit de la ligne où la voie en remblai accentuait une courbe assez prononcée. A droite et à gauche, les champs ; à 3 ou 4 kilomètres au moins, un village dont le clocher pointait vers le ciel ; la courbe interceptait toute surveillance de la part du garde-barrière le plus rapproché et, à quelque mille mètres, s'offrait un petit bois où, en cas d'alerte, ils pourraient trouver un refuge.

L'Arsouille dit :

— Ce sera là.

. . . .

— Monsieur prendra-t-il le rapide de 9 h. 45 ? questionna le portier de l'Amirauté ; c'est pour les bagages.

Richardson hésita ; la lettre qu'il avait écrite à son banquier pour lui annoncer son arrivée n'ayant pu, comme on le sait, lui être expédiée, rien ne l'obligeait à choisir un train plutôt qu'un autre, n'ayant ni jour ni heure fixes pour se trouver à Paris où, personne, ni parent ni ami, ne l'attendait.

— Faites toujours porter les colis au chemin de fer pour cette heure-là, je verrai à me décider.

Quel motif imprécis, quel pressentiment irraisonné pouvait jeter ainsi dans l'indécision un homme dont la qualité dominante était précisément l'esprit de résolution, qualité qui se manifestait chez lui à propos des moindres détails de ses entreprises ou de son existence ?

Il se prenait pour la première fois de sa vie peut-être à ne pas savoir au juste ce qu'il allait faire.

C'était après le dîner, le soir même du jour arrêté par lui pour son départ. Plus d'une grande heure le séparait de celle où devait se mettre en marche le rapide de Paris.

Il sortit après s'être pourtant mis dans la tenue la plus commode pour voyager à son aise et avait également fait revêtir à l'enfant une petite robe de voyage très simple, car par une fantaisie presque superstitieuse comme en ont parfois les parents, il avait tenu à ne lui faire porter sa première « culotte » qu'à Paris seulement.

Il prit un cigare, l'alluma et entreprit de parcourir la rue Sainte-Catherine pour faire voir les boutiques à son « fils », comme il commençait à l'appeler fièrement.

L'enfant s'intéressa tant et si bien à toutes les choses attirantes que les magasins offraient en tentateurs à la naïve curiosité de son jeune âge, que nos deux promeneurs se trouvaient quelque peu loin de la gare quand sonna la demie de neuf heures.

Un peu plus et notre brave fabricant de conserves oubliait totalement le train et Paris...

Et celui qui en voulait à sa fortune et à son existence allait en être pour son odieuse machination.

Mais s'il y a un Dieu pour les honnêtes gens, il y a un démon pour les coquins.

Un fiacre passait à vide.

Se décidant brusquement, Richardson l'arrêta, y plaça son enfant et y monta lui-même.

Quelques minutes après, ayant eu juste le temps de prendre ses billets et de faire enregistrer ses bagages, il sautait dans le rapide qui démarrait aussitôt.

Il courait au-devant de la mort et y entraînait avec lui, pauvre père, le petit être pour la conservation duquel il n'eût pas hésité à sacrifier sa vie.

Confortablement installé dans un compartiment de première classe, il avait étendu auprès de lui, avec des précautions infinies, le cher bébé qui s'endormait bientôt, la tête sur un oreiller loué sur le quai d'embarquement.

Et il écoutait, heureux et profondément remué en lui-même, la respiration douce et régulière, souffle à peine saisissable qui s'exhalait de cette bouche de chérubin dont le sourire calme semblait saluer un joli rêve...

A ces heures de nuit les trains se succèdent à de très longs intervalles.

L'Arsouille et le Beau Môme n'ignoraient pas ce détail, qu'ils escomptaient bien pour avoir le temps nécessaire, devant eux, une fois sur la voie qu'il s'agissait pour eux d'obstruer ou de détériorer.

C'est avec une fébrilité hâtive qu'ils accomplissaient leur fatale besogne.

— Dis donc, insinua le Beau Môme à voix basse, et s'il n'était pas dans le train, ton homme ?

— Ce serait du travail de perdu, se contenta de répondre l'autre.

— Ah ! ça n'empêchera pas de nous occuper, pas vrai ?

— Certes, les autres paieront pour lui ; mais il y sera.

— Et les autres paieront quand même, ajouta le sinistre voyou.

Un sifflet prolongé, mais encore lointain, leur fit prêter l'oreille.

— Voilà le train, dit l'Arsouille, pressons ou il nous brûlera la politesse.

Les scélérats activèrent.

Déjà, au loin, le feu blanc de la locomotive jetait dans l'obscurité le rayonnement de son signal d'avant ; déjà apparaissait le moutonnement de sa vapeur floconneuse que les lueurs de son foyer ardent enflammaient d'un reflet d'incendie.

— Il va être sur nous et nous n'y arriverons pas ! ! !

Ils n'eurent que le temps de se rejeter au bas du talus, du côté de la voie montante.

La terre tremblait.

Un choc formidable retentit, un bruit d'enfer, un craquement de cataclysme.

La locomotive était sortie des rails et, labourant le ballast, était allée se renverser sur le flanc en contrebas du remblai, entraînant son fourgon également renversé, pendant que les autres voitures du convoi rentrant les unes dans les autres s'écrasaient, s'écartelaient en mille morceaux.

Ah ! ces cris, ces plaintes, ces hurlements !

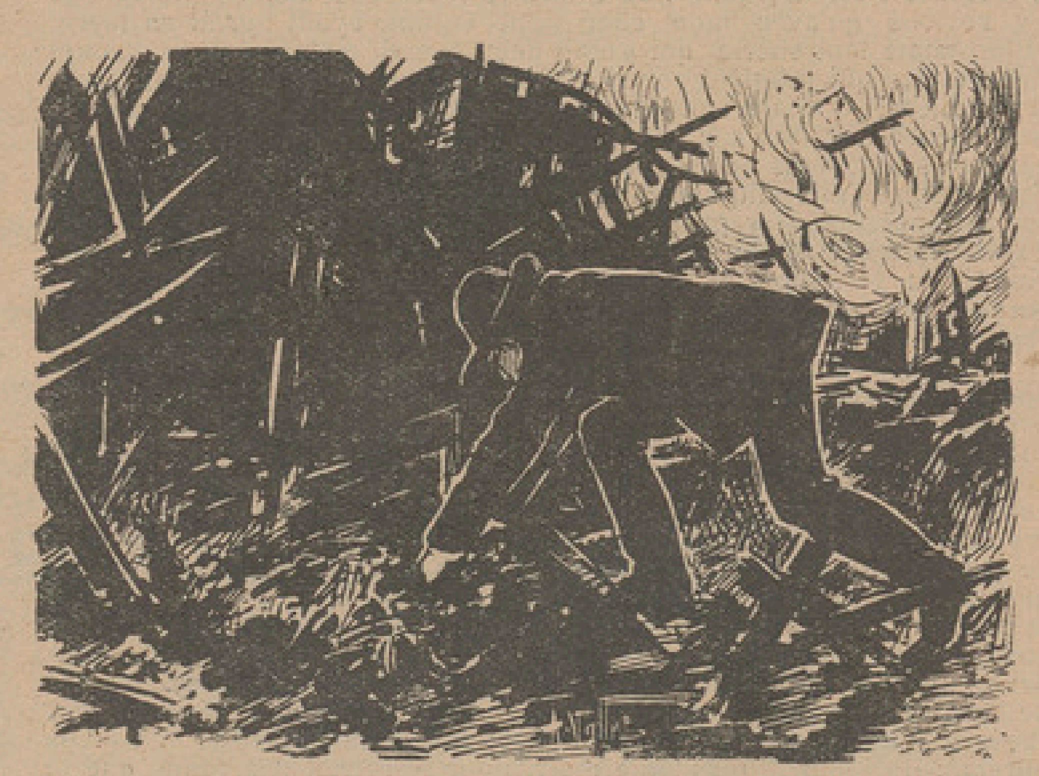
Ah ! ces pauvres gens !

Les débris prenaient feu et sous le rougeoiement des flammes on eût dit la réalisation effrayante d'une page de l'*Enfer* du Dante !

Les corps enchevêtrés dans les éclats de bois et les ferrailles qui entamaient les chairs se soulevaient encore pour crier secours au ciel.

Mais il faut renoncer à décrire les horreurs d'un pareil massacre, rien qu'à la pensée que l'on peut en avoir, à l'image encore trop atténuée que l'on peut s'en faire, le cœur se serre, l'esprit s'épouvante, on ressent comme la folie de la douleur et du sang.

Secours ? Eh ! qui pourrait leur en porter à ces malheureuses victimes qui expirent là de la fin la plus atroce que l'on peut imaginer, loin des êtres qui leur sont chers, loin de tout !



Sa main experte sortait aussitôt d'une poche qu'il chercha dans le sang...

Pourtant, tous n'ont pas péri ; le chef de train, au premier choc, avait pu sauter à contre-voie du fourgon où il se tenait et dont, heureusement pour lui, la porte à glissière était ouverte de ce côté ; de même que le serre-frein, en queue ; cinq ou six voyageurs aussi avaient eu assez de présence d'esprit, ainsi que le temps d'ouvrir la portière et de bondir sur la contre-voie.

Mais que pouvaient-ils faire, affolés qu'ils étaient et n'ayant même plus, tous, leur raison ?

L'Arsouille et le Beau-Môme, revenus en hâte, parcouraient rapidement le théâtre de leur exploit.

Allant de-ci, de là, ils quittaient les corps aussitôt après s'en être approchés pour aller en remuer d'autres.

Alors, l'Arsouille murmura :

— Le Beau Môme aurait-il dit vrai et ce damné Richardson ne serait-il pas parmi les morts ?

A deux pas de lui un amas de chairs sanguinolentes, une bouillie sanglante et informe gisait sous des vêtements masculins.

Il se pencha précipitamment.

Sa main experte sortait aussitôt d'une poche qu'il chercha dans le sang un portefeuille regorgeant de papiers, auquel il substitua prestement le sien propre qu'il tenait tout prêt.

A la lumière de la voiture la plus proche qui flambait il l'ouvrit.

— Enfin ! ne put-il s'empêcher de s'écrier presque à haute voix.

Mais qui eût pu l'entendre ?

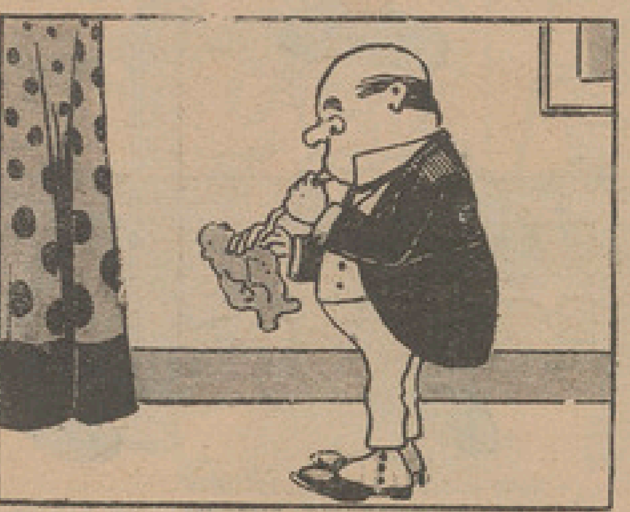
Et l'Arsouille, car c'était lui, s'enfuit aussitôt en courant dans la direction du village en criant : « Au secours ! » pour donner le change et sans autrement s'occuper de son complice.

L'ex-forçat l'Arsouille n'était plus et sir Richardson vivait toujours !

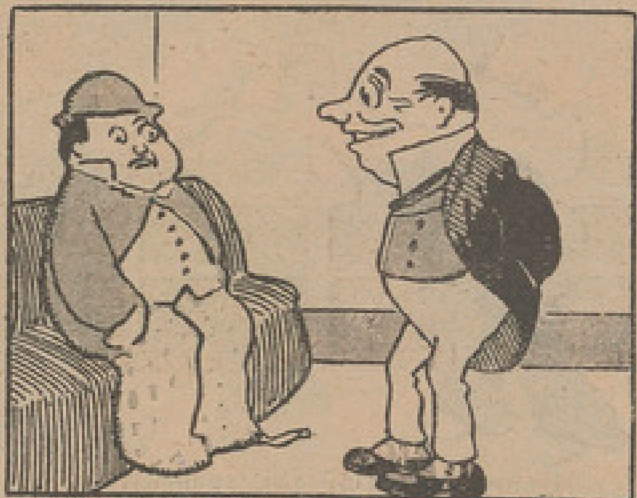
(*A suivre.*)

A. PAJOL.

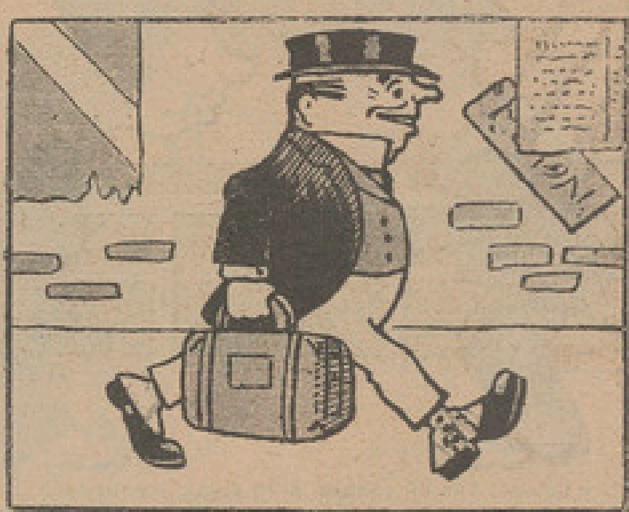
LE TRUC DE BOUDINARD



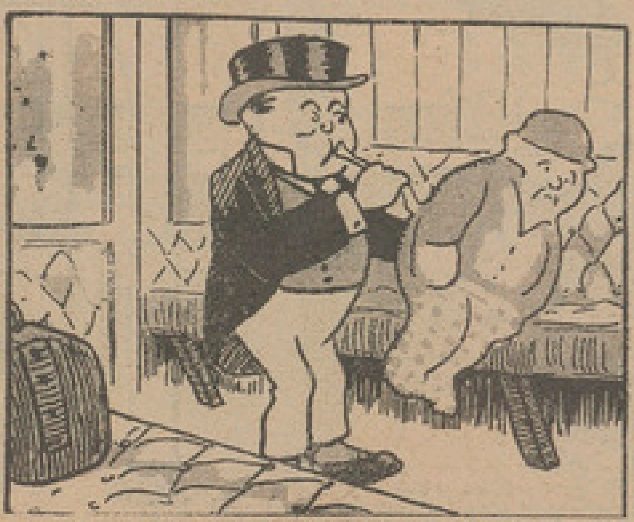
Ayant posé un jour sa valise dans un compartiment de chemin de fer pour garder sa place pendant qu'il s'était absenté, Boudinard avait eu la douleur de constater à son retour la disparition de sa valise et de son contenu. Comme il voyageait fréquemment, il résolut de trouver un truc...



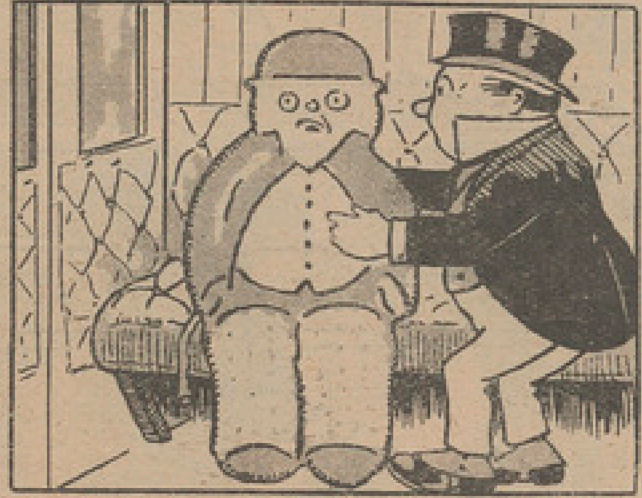
... pour éviter de nouveaux désagréments à ce sujet. Il acheta un bonhomme en baudruche qu'il gonfla pour juger de l'effet que produisait ce personnage. « Voilà ! c'est tout à fait ce qu'il me faut, se dit-il : avec ce bonhomme-là, je serai tranquille. Quand j'aurai choisi une place en wagon, et que j'aurai besoin de m'absenter...



... avant le départ du train, je n'aurai qu'à le mettre à ma place, on croira que c'est un voyageur, et ma valise sera plus en sécurité. » Le lendemain, Boudinard devait justement partir en voyage, il boucla sa valise, emporta son bonhomme en baudruche et se dirigea vers la gare....



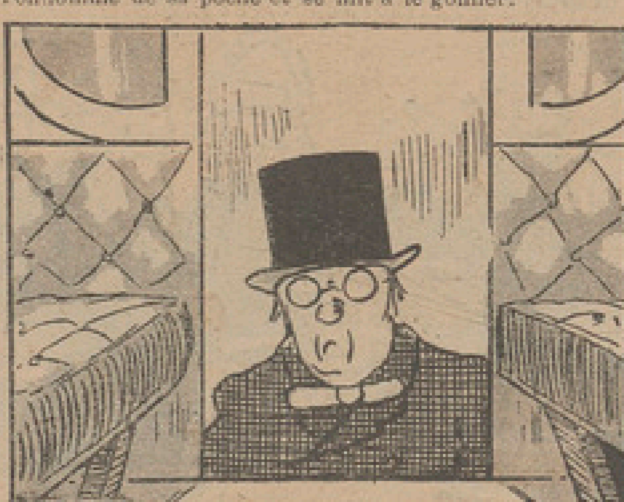
Ayant choisi un coin à sa convenance, Boudinard, qui n'avait pas eu le temps de déjeuner avant de partir, résolut d'aller prendre quelque chose au buffet. Il sortit son bonhomme de sa poche et se mit à le gonfler.



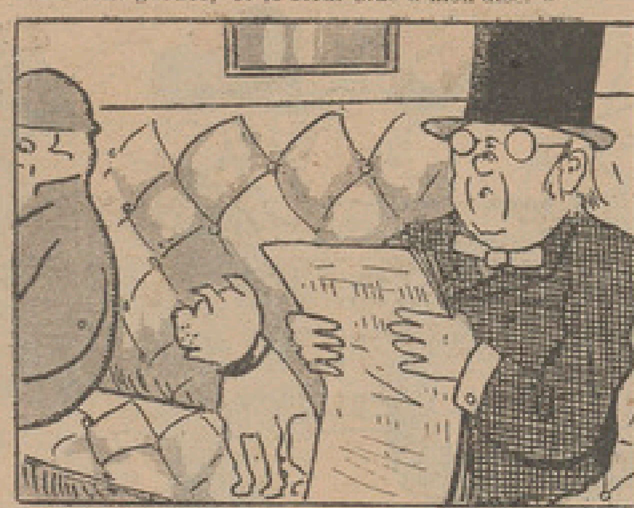
Puis, il l'installa dans le coin qu'il s'était réservé, en ayant soin de placer sa valise en face, sur l'autre banquette. « Comme cela, se dit-il, on croira que les deux coins sont gardés, et je serai plus à mon aise. »



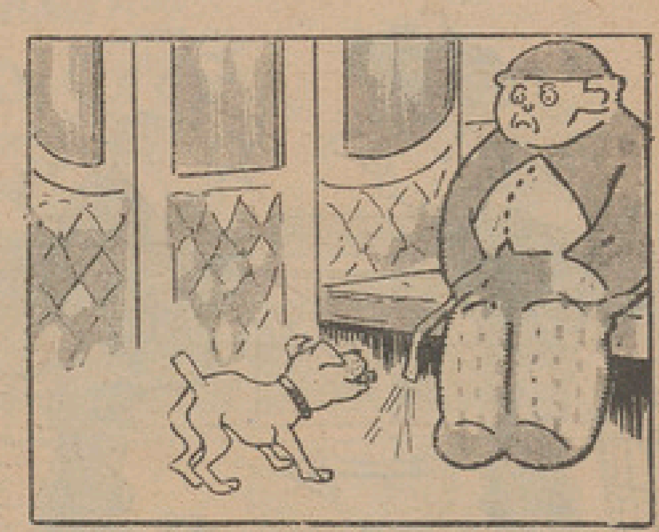
Satisfait, Boudinard se dirigea, rassuré, vers le buffet de la gare.



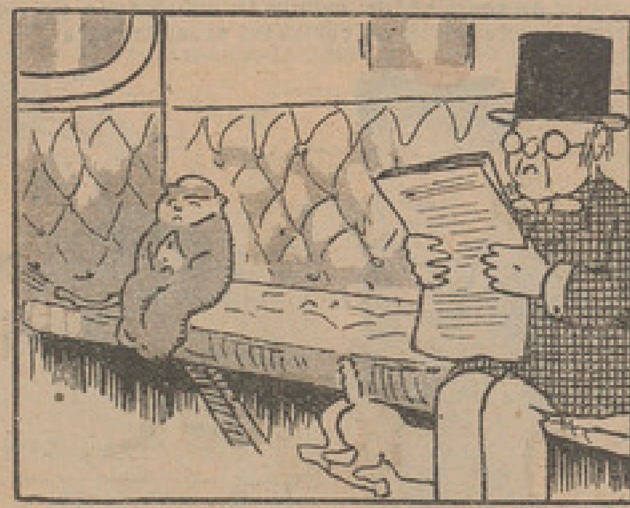
Peu après son départ, un vieux monsieur, voyant qu'il y avait encore deux coins libres dans le compartiment occupé par le bonhomme en baudruche, monta dans le wagon.



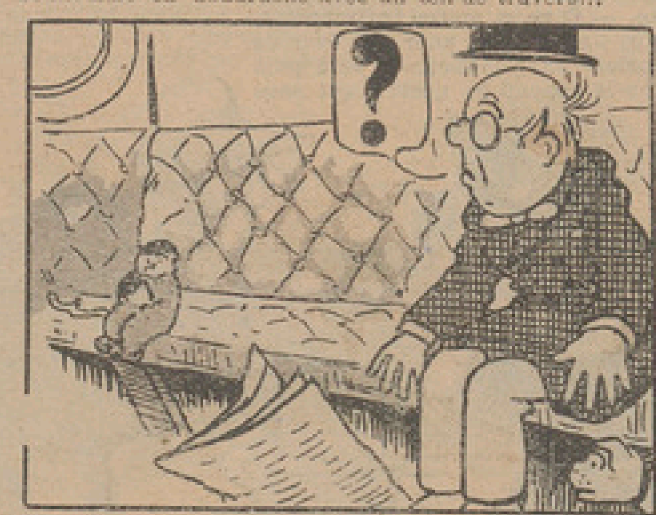
Il avait avec lui un roquet qui s'installa sur la banquette à côté de son maître. Ce dernier s'était plongé dans la lecture d'un journal. Le cabot, qui regardait le bonhomme en baudruche avec un œil de travers...



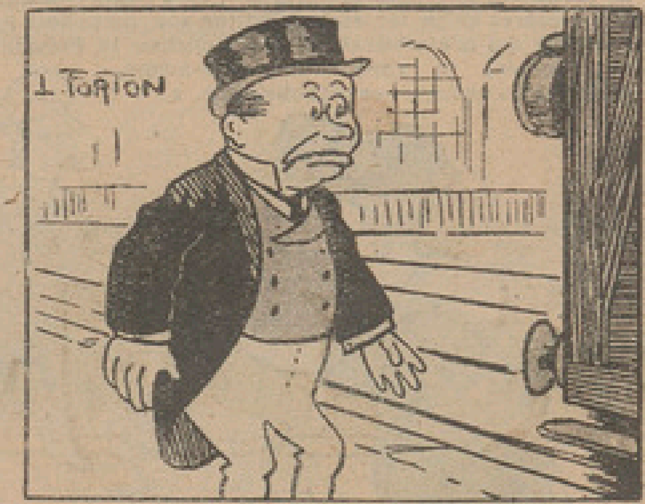
... descendit de la banquette et vint renifler autour du personnage. Puis, apercevant le petit tuyau servant à gonfler le bonhomme, il commença à jouer avec et parvint à retirer le bouchon qui fermait l'orifice de ce tuyau..



Immédiatement le bonhomme commença à se dégonfler doucement et sans bruit. Effrayé, le cabot s'empressa de se glisser sous la banquette et ne donna plus signe de vie. N'entendant plus son roquet, le vieux monsieur leva le nez de sur son journal et regarda dans le compartiment. A ce moment, il aperçut le bonhomme en baudruche qui diminuait de plus en plus. Stupéfait, le voyageur se demanda ce que cela voulait dire..



... et où était passé le gros monsieur qui occupait le coin du compartiment. Comment ce petit nain avait-il pris la place du bonhomme ventru ? Mystère ! Le vieux monsieur pensait qu'il était devenu fou. A ce moment, Boudinard arriva sur le quai, juste au moment où le train allait partir : « Je vais facilement retrouver ma place grâce à mon bonhomme, » se dit-il Mais Boudinard courut en vain de portière en portière...



... Il ne parvint pas à retrouver son compartiment, et pour cause. Bref, le signal du départ fut donné et Boudinard, qui n'avait pas retrouvé sa place, n'eut pas le temps de monter dans le train, qui partit, le laissant planté sur le quai. L'infortuné voyageur pensa aussitôt à sa valise qu'il avait laissée avec le bonhomme en baudruche et qu'il ne retrouva jamais du reste. Boudinard, furieux, songea avec amertume que ce n'était vraiment pas la peine de prendre tant de précautions pour se garder une place, et manquer le train à la fin du compte...

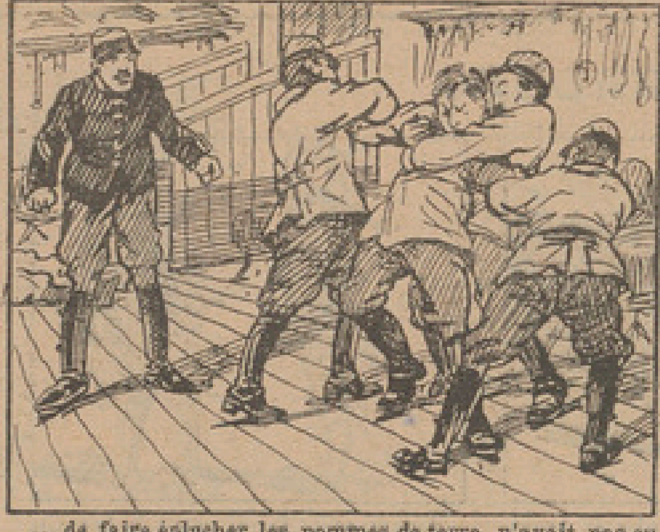

YVON LAGOURDECK, MATELOT
« Comme t'es un copain, mon vieux Lagourdeck, j'vais t'apprendre une nouvelle espatrouillante! le Président de la République, comme qui dirait le Grand Marmilion, qui dégote encore les amiraux, est à bord! Si t'as compris, ouvre l'œil... »
« Grâce à ton air ahuri et à ta bobine de marron sculpté, c'est toi qu'l'équipage a choisi pour offrir au Chef de l'Etat le vase d'honneur qu'on lui a acheté par souscription... Tu peux dire que t'en as d'la veine! »
« Mille millions de sabords! N'en v'là une affaire... J'ai failli en avaler ma chique... Quoi-t-est-c'que j'vas lui dégoiser à c'particulier? »
« Ah! mes colons, quelle pochetée! Il a avalé mon boniment comme un quart de tafia. Ce bleu de Lagourdeck, y en a pas deux comme lui... Grouillez-vous d'vous camoufler tandis que j'l'occupe en l'envoyant chercher son vase d'honneur. »
« Tonnerre de Brest! L'ancien a tout simplement oublié de me dire où qu'il l'avait remisé son p'tit cadeau. Comment c'est-y que j'vas faire? »
« Heureusement, v'là l'quartier-maître, il va pouvoir me renseigner. Quartier-maître, sans vous commander, vous pourriez-t-y me dire où c'que Bolduck a logé l'cadeau qu'c'est moi que j'dois offrir au Président. »
« Dis donc, Lebibouc, l'quartier-maître vient d'me dire qu'c'est toi qu'avais rangé le vase d'honneur? — Bien sûr, Lagourdek. Il prend le frais au troisième sabord... va chercher un câble, j'te l'accrocherai. »
« C'est rien un bath type, Lebibouc; j'lui r'fil'rai à c'soir une chique neuve... V'là qu'il vient d'accrocher l'fourbi en question. C'est l'moment d'le tirer en douceur... »
« Qué drôle d'ustensile! J'ai jamais rien vu d'pareil... C'est vrai qu'pour un Président d'la République, y a rien de trop chouette et ceux qui l'ont ach'té y s'y connaissent... »
« Ça ferait même un galurin épatant pour les jours où c'qui tombe de la grêle. »
« Maintenant s'agit d'l'astiquer... Quant à ça, j'm'y connais : un filet d'salive et une friction avec mon tire-jus, il va miroiter kif-kif comme un soleil... En avant, l'huile de bras! »
« Eh! les anciens, ça y est? — Bouge pas, j'finis d'peigner ma filasse, penses-tu qu'elle pigera la barbe de Fallières? Pour sûr! Quant à vous, les amiraux, tâchez voir à être sérieux comme des pingouins, sinon y a rien d'fait... Attention! vous êtes prêts?... on va se gondoler. »
« Oh! oh! V'là l'Président qui rappliqueᅵ! Y r'semble au maire de chez nous... Quel honneur pour toi, Lagourdeck, de pouvoir l'approcher! quelle gloire pour ta famille! »
Le Président. — Qu'est-ce que vous fichez là, mon ami? — Ben, vous l'avez bien vu, j'fourbis l'truc du chose que Machin y m'a chargé d'vous offrir... — Malheureux! vous n'avez pas honte de cracher d'dans pour le nettoyer... — J'avais r'tiré ma chique. — Et vous, amiral Latrompette, vous tolérez qu'un matelot substitue son mouchoir au linge de fine batiste pour nettoyer ce souvenir qui m'était destiné... — Monsieur le Président, ce crime de lèse-majesté sera puni sur-le-champ et vous allez, vous-même, présider le conseil de guerre que nous figurons en cette grave circonstance. »
« Accusé, asseyez-vous. — Holà! Un homme à la mer! J'perds pied... — Que voyons-nous? Cet homme pousse le cynisme jusqu'à salir au contact de son fond de culotte le champagne présidentiel! Cette suprême insulte mérite un châtiment exemplaire. »
« C'est pourquoi, nous, réunis en conseil de guerre pour juger Yvon Lagourdeck coupable d'avoir salivé d'une façon dégoutative et répugnatoire dans la coupe destinée au Président et d'avoir mouillé son postérieur d'intérieur pour humilier ses supérieurs, le condamnons à boire jusqu'à la dernière goutte le contenu du baquet et lui enjoignons de faire au vase d'honneur souillé par lui les excuses agenouillées qu'il convient. Le présent arrêt sera exécuté sur-le-champ. »
« Nom d'un sabord! S'il faut que j'avale le contenu du baquet, qu'est-c'que j'vas devenir? Ces bougres-là vont me faire éclater comme une torpille. Commençons par les excuses, ça m'fera gagner du temps. »
« J'vais d'abord glisser mon mouchoir en dessous. En voyant que je mets la nappe, on se montrera peut-être plus indulgent pour moi. Maintenant, mettons-nous à genoux devant ce vase d'honneur de malheur et dégoisons-lui notre boniment. »
« Oh! vase d'honneur dans lequel j'ai craché à seule fin d'le nettoyer, je te fais toutes mes excuses! — Qu'est-c'que vous faites-là, Lagourdeck? — Mon lieutenant, par arrêt du Conseil de guerre, j'suis condamné à d'mander pardon à c'gob'let en porcelaine. — Triple andouille, on s'est fichu de vous... Allons, décampez et vivement! »
« Ah! les rossards! Foi de Lagourdeck, quand ils m'y reprendront, il fera plus chaud qu'aujourd'hui. »
Trois mois plus tard, le président de la République (le vrai, cette fois), de passage à Cherbourg, monte à bord du cuirassé sur lequel Lagourdeck est engagé. S'arrêtant devant le matelot Lagourdeck, il lui demande avec un sourire engageant : « Eh bien, mon ami, êtes-vous content de la vie du bord? »
« Ah! non, tu sais, mon salaud, ça ne prend plus ces blagues-là, hurle le mal Lagourdeck, et si tu veux r'biffer, ben, mon colon, j'te vas laisser tomber un d'ces pruneaux sur le tournant du ciboulot! »
Infortuné Lagourdeck! Il médite à fond de cale et les fers aux pieds sur les inconvénients qu'il y a à ne point savoir distinguer le mensonge de la réalité.

FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ (Histoire émouvante et véridique) *(Suite)*.

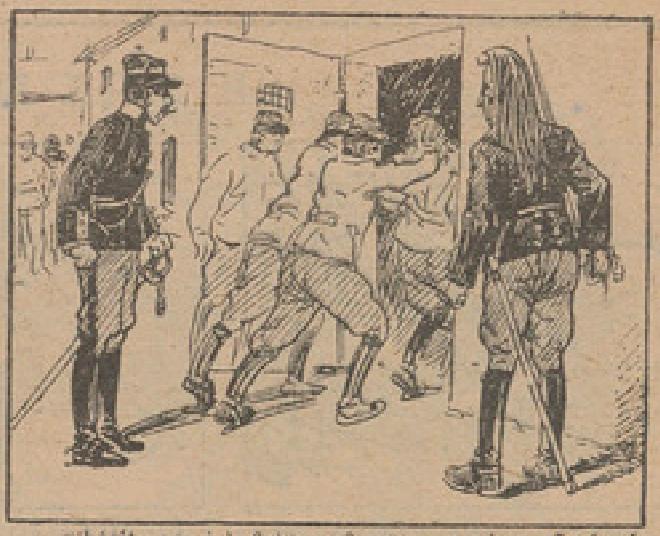


Fridolin, engagé volontaire au 9e dragons, furieux de ne pas avoir été nommé brigadier après dix mois de service, a sur un moment de colère, envoyé un terrible coup de tête dans l'estomac de son maréchal des logis qui lui commandait de ramasser sa carabine.

La scène avait été si rapide que le brigadier Boulot qui arrivait suivi de quelques hommes...



... de faire éplucher les pommes de terre, n'avait pas eu le temps de s'interposer. « Empoignez cet homme! ordonna-t-il. — Ne me touchez pas!... gronda Fridolin, hors de lui. — Empoignez-le, vous dis-je!... » réitéra le brigadier aux camarades de Fridolin hésitants. Ceux-ci obéirent. Avec peine il fut conduit devant l'adjudant de semaine, lequel, mis au courant de ce qui venait de se passer...



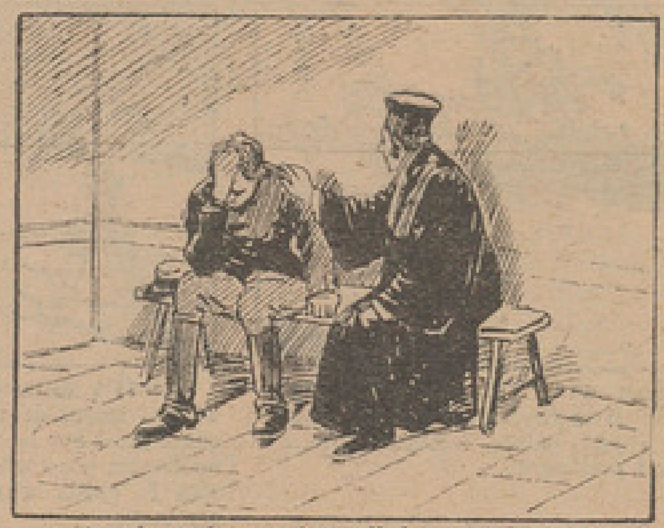
... n'hésite pas à le faire enfermer en prison. Le lendemain, cette note sévère, mais hélas! justifiée, paraissait au rapport : « Fridolin, cavalier de 2e classe, matricule no 1530, en cellule jusqu'à nouvel ordre et en prévention de conseil de guerre. Motif : Refus d'obéissance et voies de fait envers son maréchal des logis à l'occasion du service. »



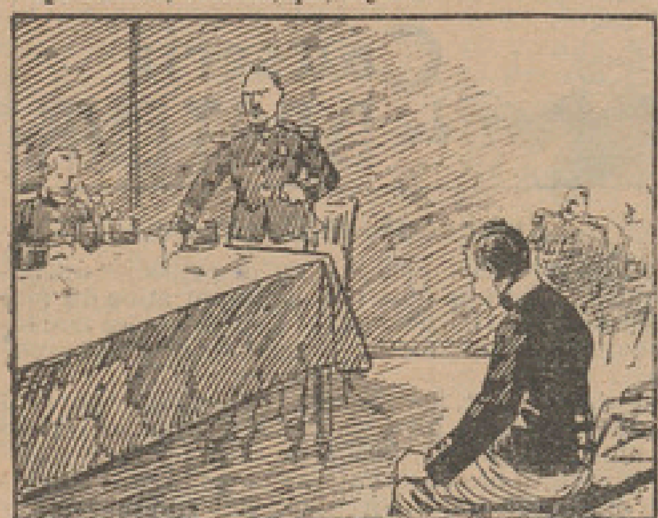
Dans la cour du quartier des groupes se formaient pour commenter l'événement. Et l'on entendait à peu près cette phrase aux lèvres de chacun : « Ben, mon colon, tu sais, il n'y coupe pas, Fridolin ; c'est Biribi, » Ceux-ci ne se trompaient pas, bientôt, par ordre du général de corps d'armée, Fridolin, qui, déjà...



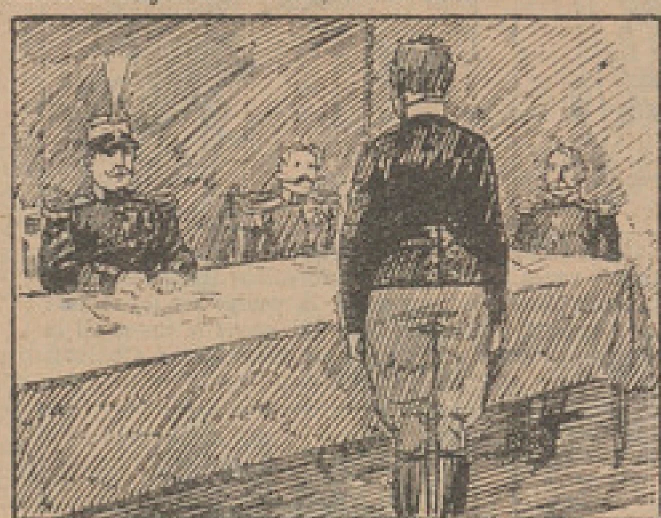
... regrettait son coup de tête (dans les deux sens), était dirigé sur la prison militaire de Toulouse, menottes aux poignets, entre deux gendarmes. Quelle humiliation! Des larmes, non pas de révolte mais de douleur, perlaient à ses yeux. Aussi ses gardiens essayèrent-ils de le consoler durant le trajet. A Toulouse, ce ne fut...



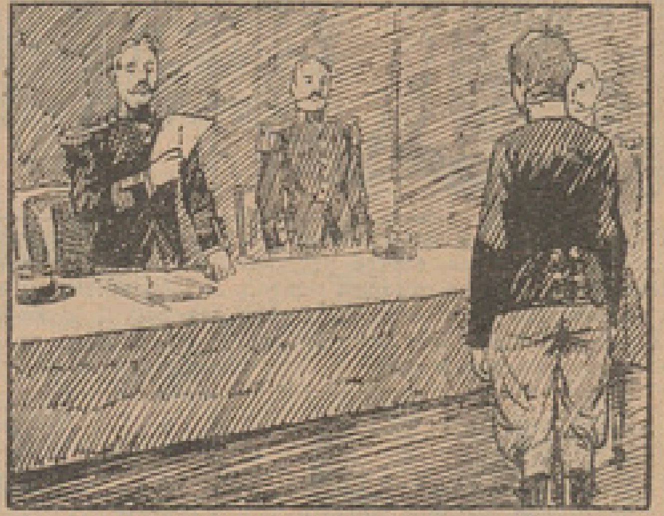
... qu'au bout d'un mois qu'il fut traduit devant le Conseil de guerre. « Du courage, lui recommanda son défenseur, et surtout faites en sorte d'avoir une bonne attitude, c'est ce qui pourra atténuer la rigueur habituelle des juges! car je ne vous cache pas que votre motif est un des plus graves que l'on puisse porter!... »



Tête basse, Fridolin s'assit au banc des prévenus. Très violent fut le réquisitoire du capitaine faisant fonction de ministère public, ainsi que l'avait prévu le défenseur. « Trop souvent, des cas semblables se reproduisent, dit-il en terminant, aussi est-ce avec la dernière énergie que je supplie le tribunal d'être impitoyable!... »



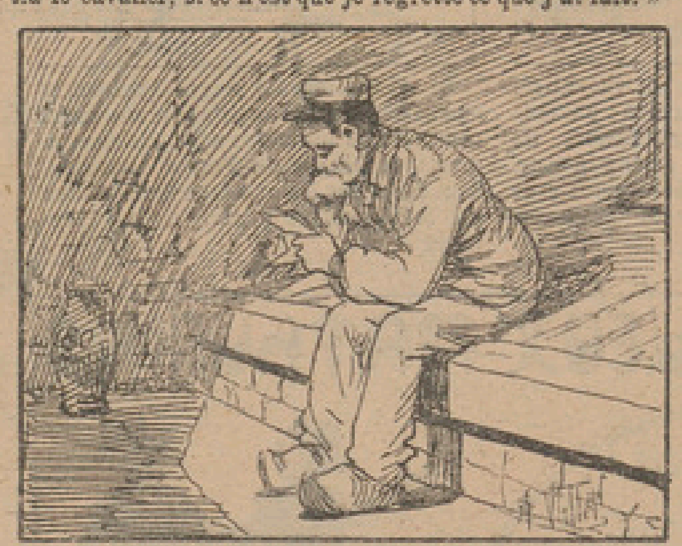
Le défenseur de Fridolin, dont la tâche était très ardue, consacra tout son talent à atténuer ces paroles sévères, faisant ressortir la bonne conduite habituelle de l'engagé volontaire. Lorsqu'il eut terminé, le colonel président du tribunal demanda : « Qu'avez-vous à ajouter pour votre défense, Fridolin? — Rien, mon colonel, balbutia le cavalier, si ce n'est que je regrette ce que j'ai fait. »



Le Tribunal se retira pour délibérer. Une demi-heure plus tard il revenait dans la salle et le colonel lisait la sentence suivante : « Le tribunal, tenant compte des bons antécédents du prévenu et de son repentir, condamne Fridolin, cavalier de 2e classe, à deux années de prison dans les pénitenciers d'Afrique. »



Froidement, le Parisien accueillit sa punition. A peine écouta-t-il son défenseur qui lui disait qu'on avait été indulgent pour lui. Dans sa tête, en effet, des idées de suicide venaient de germer et certainement il les eût mises à exécution, si un matin il n'avait reçu de ses bons vieux parents une lettre réconfortante.



« Tu as commis une faute, mon enfant, lui disait son père, acceptes-en les conséquences. Mais sois assuré que là-bas, si loin que tu seras, notre amour t'accompagnera. Tu n'as tué ni volé personne, tu n'as commis qu'une bêtise, et pour nous tu restes jusqu'à ton retour notre enfant chéri. Ecris-nous souvent, ça fera plaisir à ta pauvre mère. » Et les idées de suicide de Fridolin s'évanouirent.



Mais tout de même il ne put s'empêcher de pleurer silencieusement dans son cachot lorsqu'il entendit des camarades, condamnés comme lui, mais moins bilieux, chanter à tue-tête :

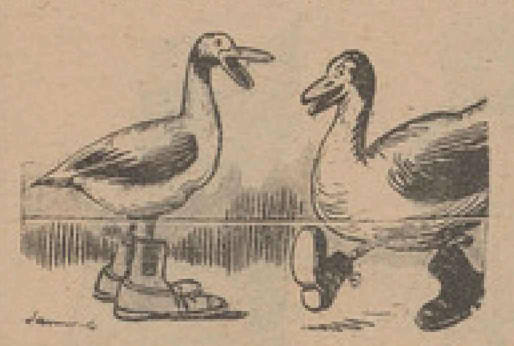
A Biribi, c'est en Afrique,
Où le plus fort
Est obligé d'poser sa chique
Et d'faire' le mort.

(A suivre.)

ANECDOTES

Les oies lithuaniennes.

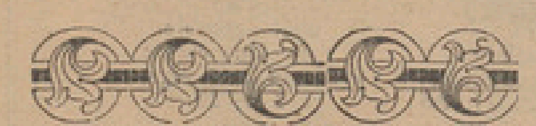
Les Lithuaniens exportent en Allemagne des troupeaux d'oies, qui franchissent pour arriver à destination des distances considérables; ces globes-trotter d'un nouveau genre, engraissés à point, arrivaient souvent amaigris par la fatigue d'un long voyage, et avaient



aussi à souffrir car leurs pattes n'étaient pas inusables.

Aussi les Lithuaniens avisèrent-ils d'ajuster à leurs pattes des bottines en goudron et sable mélangés : on trempait simplement la patte d'oie dans le mélange, qui séchait aussitôt et durcissait, adhérant parfaitement.

Ainsi chaussées, les oies, mues par l'émulation, réalisent des records de vitesse dont se félicitent leurs propriétaires car désormais elles n'ont plus le temps de perdre en route leur précieux embonpoint.

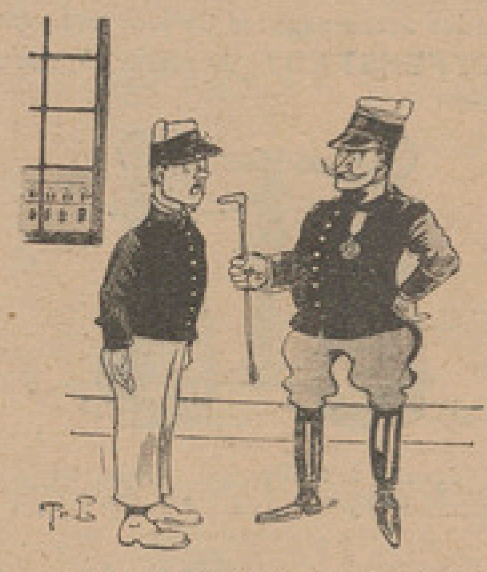


Il faut des certificats.

On parle souvent avec ironie des beautés de l'Administration française son fonctionnement est une véritable merveille comparé à celui des administrations étrangères. Qu'on en juge par le fait suivant;

« Pour toucher notre paye aux Indes, nous autres, officiers, écrit un général de l'armée anglaise, nous devons envoyer à la fin de chaque mois un certificat constatant que nous sommes toujours vivants.

« Pendant les mois de juin et de juillet de l'année dernière, j'avais été envoyé en mission. A mon retour, j'envoyai un certificat au 31 août, réclamant ma paye pour les trois mois. Peu de jours après, je reçus une réponse me disant que j'allais recevoir ma paye du mois d'août seulement, car il n'y avait pas de certificats prouvant que j'étais vivant pendant les mois de juin et juillet ! ! ! »

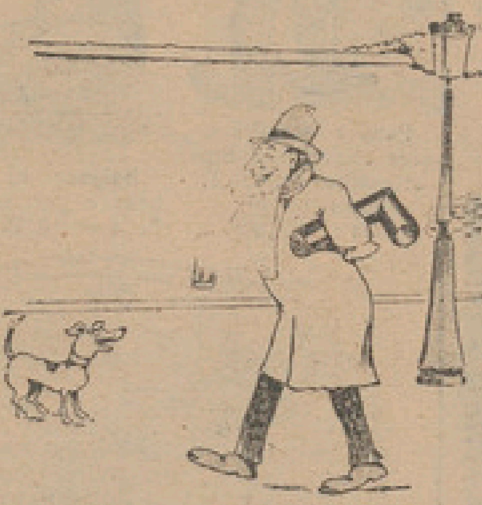


— Quand est-ce qu'on essuie le feu de l'ennemi ?
— On l'essuie... on l'essuie... quand il y a un coup de torchon.

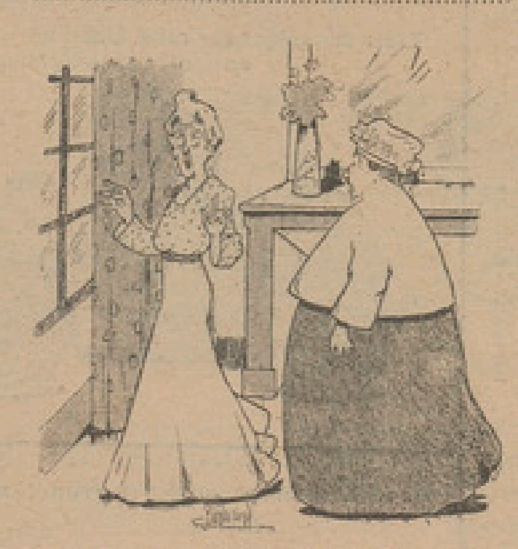




— Comment tu bois encore? Tu en es à ton onzième litre... tu vas te rendre malade...
— T'inquiète pas, Poupoule, on m'a toujours dit que j'avais beaucoup de capacité !...



— Au moins comme ça, si je vais dans la foule, je pourrai quand même jouer des coudes...



— Il pleut ! Justine, rentrez vite les poissons rouges... ces pauvres bêtes vont se mouiller.

ANECDOTES

Terrible accident.

M. Poilpo fait les cent pas dans la salle à manger; depuis 9 heures sa femme est partie, et il n'attend qu'elle pour se mettre à table, car midi a déjà sonné.

Tout à coup la sonnette retentit violemment : c'est elle, Mme Poilpo, qui rentre tout émue, pâle, en proie à un trouble violent.

— Qu'as-tu? interrogea Poilpo effrayé.

— Ah ! mon ami ! ne m'en parle pas, j'en suis toute retournée !

— Me diras-tu?

— Eh bien !... je viens de voir un fiacre... écrasé... aplati... réduit en miettes... par un tramway !

— Ah ! quel affreux malheur ! et les voyageurs qui étaient dans la voiture ?

— Il n'y en avait pas.

— Ah ! tant mieux pour eux ! soupire l'excellent Poilpo.

A l'ambulance.

Ceci se passait pendant la guerre d'Extrême-Orient; un brave soldat blessé à Pékin fut amené sur un brancard à l'ambulance. Une balle lui avait fait une profonde blessure à la cuisse.



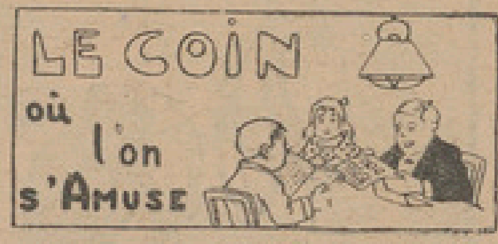
Le chirurgien se met aussitôt en devoir d'extraire la balle. Il sonde, débride la blessure toute petite, car elle a été faite par une arme de petit calibre. Il charcute encore tandis que le blessé, un vieux briscard, sacre comme un païen.

— Je ne retrouve pas la trace, dit le chirurgien à son aide.

— Mais enfin, grogne le soldat, que cherchez-vous donc?

— La balle, répond l'operateur.

— Mille tonnerres ! hurle le patient. Pouviez pas le dire plus tôt. Elle est dans ma poche !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 31

ENIGME. — Papillote.
CHARADE. — Mitaine.
CASSE-TÊTE. — Barbe, Tullie.
LOGOGRIPHE. — Mort, morue, morose
MOTS CARRÉS

N O T A
O R I N
T I S I
A N I S

1er CALEMBOUR. — Dans la chicorée sauvage, parce quelle *est amère* (la mère).

2e CALEMBOUR. — Parce qu'ils se tiennent par la Manche.

RÉBUS : — J'ai perdu ma boite à cigares. — Il a cassé sa pipe en écume. — Elle a dormi sur le canapé.

Enigme.

Malgré mon aspect primitif.
Je suis un instrument d'musique
Pourtant, pour le nerf auditif,
Je serais plutôt. . excentique
Certains journalistes mordants
— Il y a de quoi me mettre en rogne —
Pour un tout petit incident
Abusent de moi sans vergogne.

Charade.

Mon premier est un département de la [Bresse
Mon second a un son agaçant.
Mon troisième enrichit des blagueurs.
Mon tout est un petit événement.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, formez deux prénoms.*)
a a e h h l m n o o p s s t

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas
Ajoutez-m'en un : je suis en colère.
Ajoutez-m'en deux : je suis métamor- [phosée en arc-en-ciel.
Ajoutez-m'en trois : je deviens une tra- [gédie de Voltaire.

Mots carrés.

1 Mammifère et poisson.
2. Principe de tout nombre
3 Lagune de la Mer Noire.
4. Fin d'une marée
5 Ville d'Algérie (4,500 h.).

Calembours.

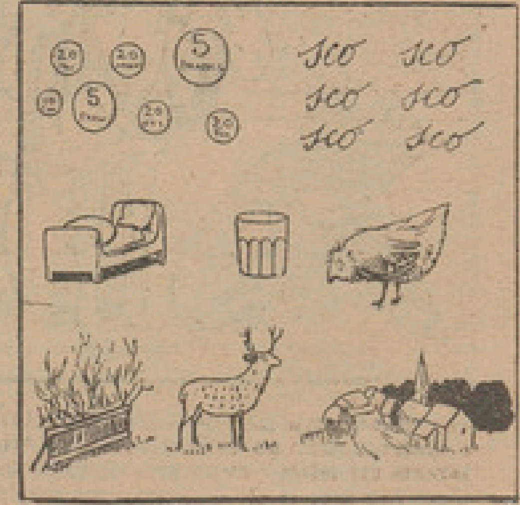
— Quelle différence y a-t-il entre un bavard et un morceau de cire à cacheter ?

— Pourquoi au lieu de dire : changer d'opinion, on dit maintenant changer de linge ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

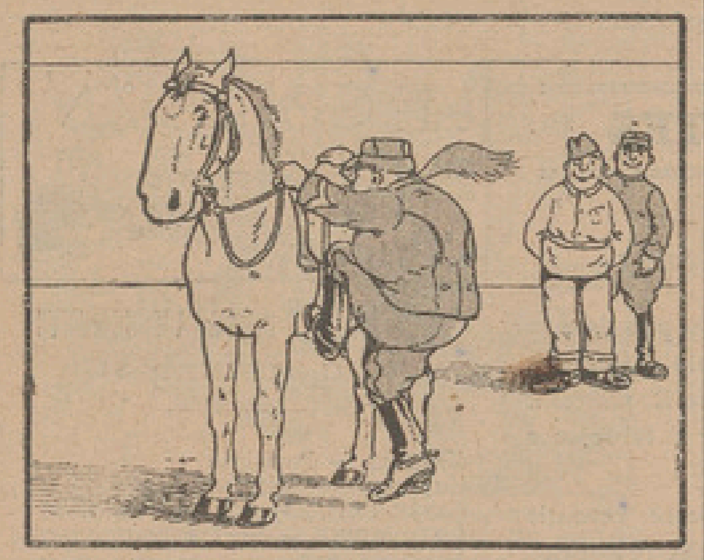
RÉBUS

Trouver trois noms de villes.

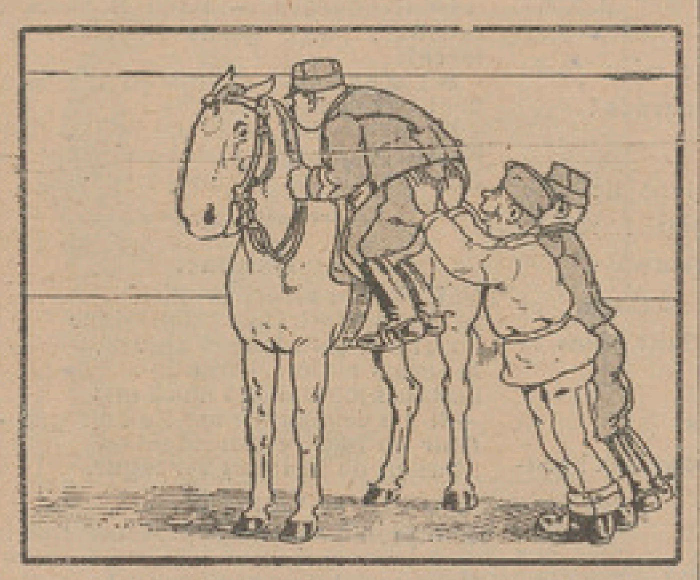


(Solution dans le prochain numéro.)

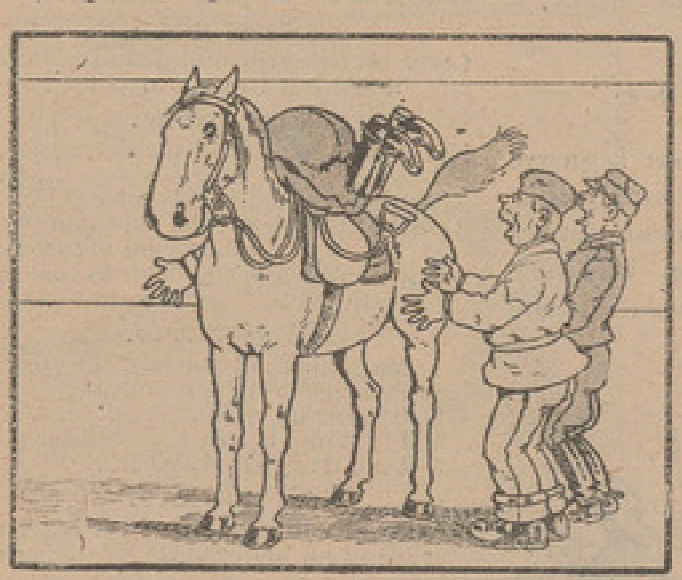
MALENCONTREUX COUP DE MAIN



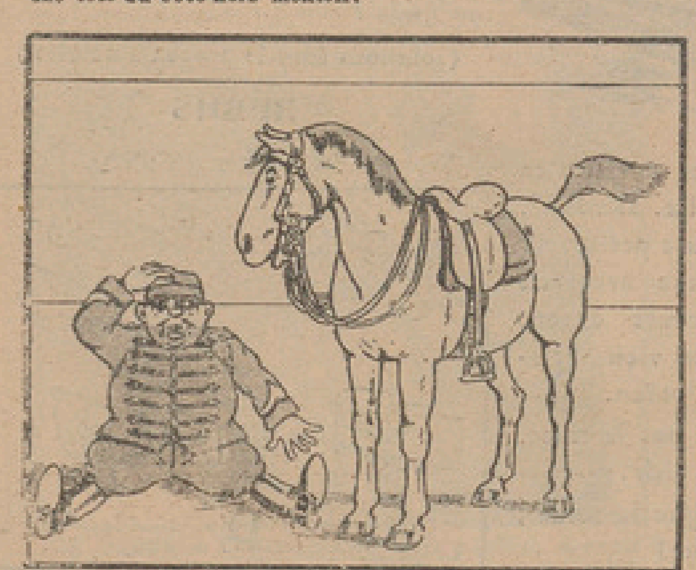
« Nom d'un petit bonhomme ! jamais je n'arriverai à grimper là-dessus, » s'écriait Bidonneau qui faisait une période d'instruction de 13 jours et que l'on avait la prétention de vouloir faire monter à cheval.



« Allons, ho ! hisse ! » Et deux braves cavaliers lui donnaient un coup de main pour l'aider à se mettre en selle.



Hélas ! l'élan donné a été trop vigoureux et Bidonneau pique une tête du côté hors montoir.



Bidonneau est furieux. « Si c'est pas malheureux, hurle-t-il, de faire monter des territoriaux à cheval, des hommes qui ont femme, enfants, et un gros ventre et tout cela pourquoi ? Pour leur faire casser les reins, tout simplement. »

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT

POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS	LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE	ROBINSON CRUSOÉ
Superbe roman d'aventures orné de 24 illustrations valeur réelle..... 3 fr. 50	Un volume grand format, 320 pages, 260 gravures en couleurs.	Un fort volume orné de nombreuses illustrations.
Prix franco......... 1 fr. 25	Prix incroyable.... 2 francs.	Prix franco......... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille qui pendant toute une année a tenu en haleine les lecteurs du « Petit Illustré » est expédié franco pour le prix incroyable de........................... 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



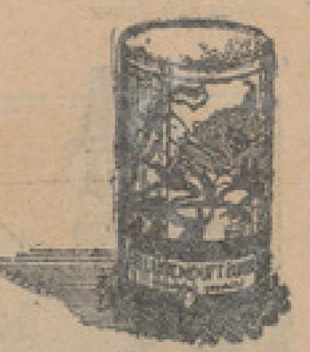
Pralines chocolat intérieur piment la boîte : **0 fr. 50**



Boîte Bonbons double fond, dans l'une bonbons véritables, dans l'autre bonbons pimentés. La boîte : **0 fr. 50.**



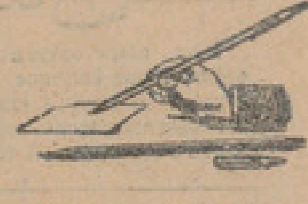
Pyramide magique, allumée, il en sort un serpent de deux mètres. Les 6 pièces : **0 fr. 95.**



La bombe odorante, allumée il s'en échappe de petites balles qui répandent un excellent parfum. Les deux pièces : **1 franc.**



La bouteille mystérieuse elle se vide par le fond quand on la débouche. Avec mode d'emploi. Prix : **0 fr. 40**



Le crayon récalcitrant, muni d'une mine d'un côté et d'une pointe de caoutchouc de l'autre. Prix : **0 fr. 30.**



Crayon amer, n'écrivant pas ou l'humecte, le goût est alors très amer. Prix : **0 fr. 30.**



Épis japonais, feu d'artifice sans danger. Prix : **0 fr. 30 la douz**



Chrysanthèmes feu d'artifice sans danger. Les cinq pièces : **0 fr. 45.**

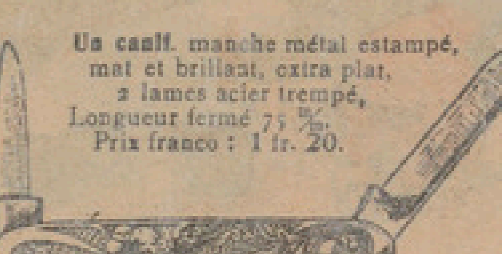
UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes cartes postales illustrées pour la jeunesse et la famille.

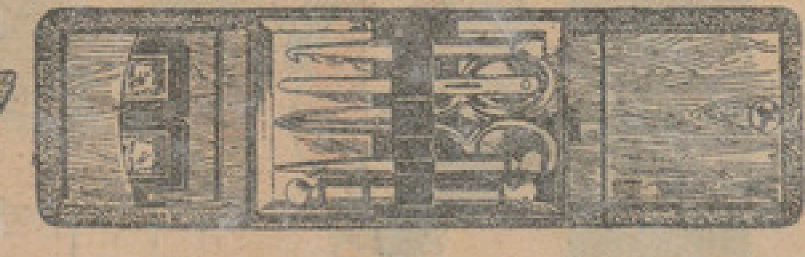
Franco..... **1 fr. 25.**



Chute de neige feu d'artifice sans danger, d'un effet surprenant. Les 6 pièces : **1 fr. 20.**



Un canif, manche métal estampé, mat et brillant, extra plat, 2 lames acier trempé, Longueur fermé 75 m/m. Prix franco : 1 fr. 20.



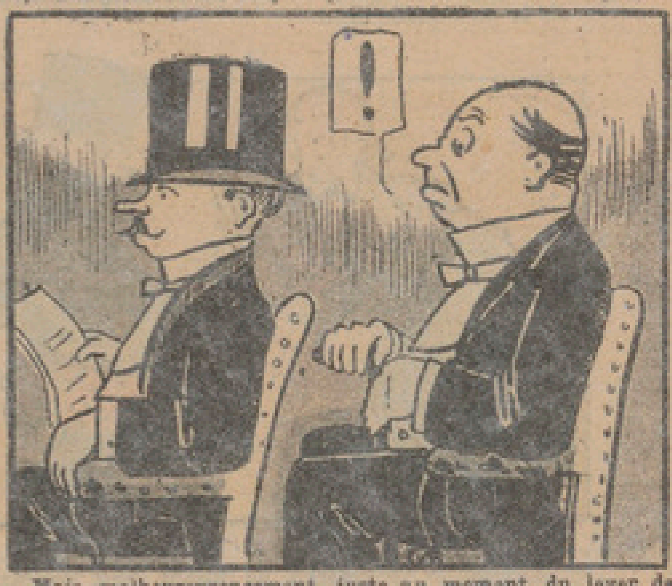
Trousse de dame, 6 usages, 2 paquets d'aiguilles bonne qualité Prix : 1 fr. 50

Tous nos prix sont franco.	Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste, à M. OFFENSTADT directeur, 3 rue de Rocroy, Paris.

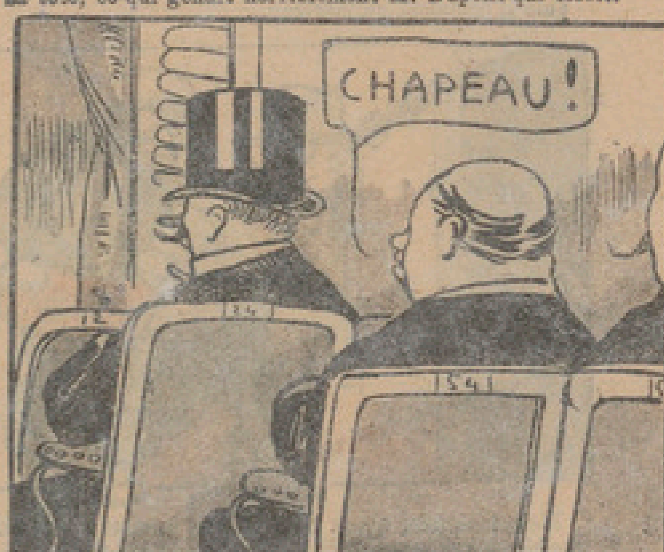
CHAPEAU! CHAPEAU!



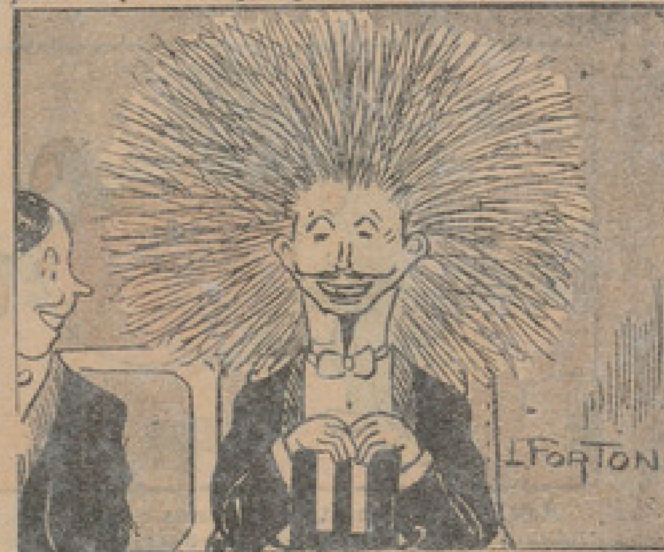
M. Dupont est assis aux fauteuils d'orchestre, et il est enchanté, car la représentation va bientôt commencer et la place qui se trouve juste devant lui est inoccupée. Il y a des chances pour que ce fauteuil reste libre durant toute la représentation et M. Dupont pourra très bien voir la pièce.



Mais malheureureusement, juste au moment du lever de rideau, un personnage vint prendre place dans le fauteuil. Le monsieur, coiffé d'un volumineux huit-reflets le gardait sur sa tête, ce qui gênait horriblement M. Dupont qui cria...



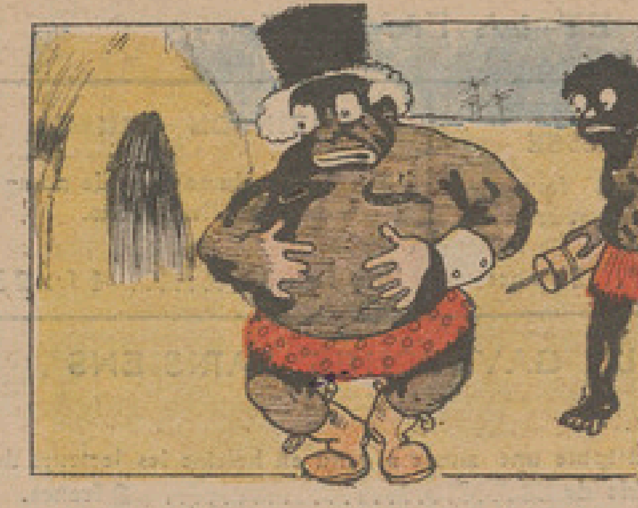
... bien haut son mécontentement. « Chapeau! chapeau! » ne cessait-il de répéter! Le monsieur ne broncha pas. « Chapeau! chapeau! » répéta pour la vingtième fois M. Dupont.

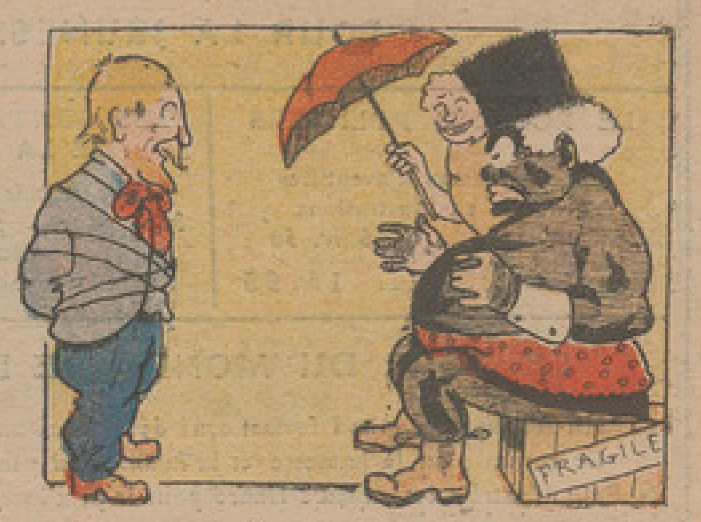


Enfin, le monsieur se décida à retirer son couvre-chef, mais hélas! une énorme toison sortant de son chapeau, s'étala sur sa tête comme un éventail! C'était le phénomène chevelu de chez Barnum qui s'était payé le théâtre, et qui, pour la circonstance, avait tassé ses cheveux dans un large haute-forme pour ne pas se faire remarquer. Et Dupont qui se trouvait derrière!

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*







X
UNE CURE MERVEILLEUSE

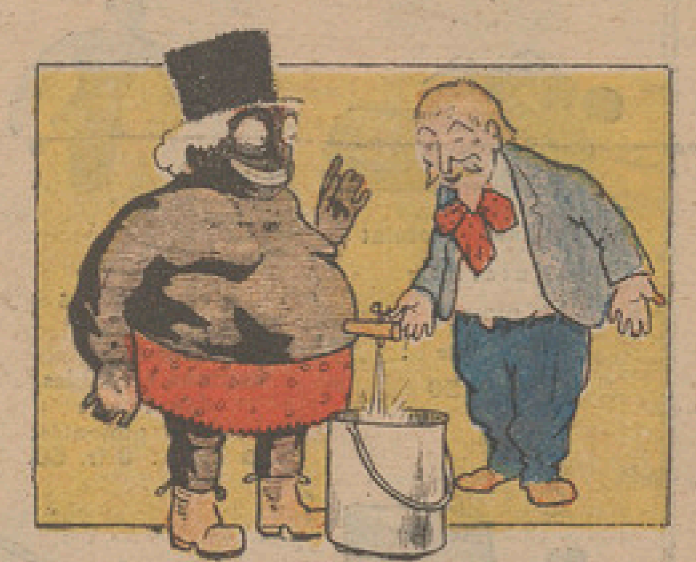
Après son naufrage, Athanase fut recueilli par des nègres anthropophages qui le ligotèrent solidement et l'emmenèrent devant leur roi, qui aussitôt résolut de l'accommoder à une sauce dont le cuisinier royal lui avait dit le plus grand bien.

Le pauvre rapin n'en menait pas large. Décidément la guigne semblait s'acharner contre lui. Sur ces entrefaites, le roi qui avait un ventre énorme fut pris de violentes douleurs. Le médecin royal fut dans l'impossibilité de soulager son souverain qui poussait des cris de bête fauve.

Athanase ligoté attendait patiemment la mort lorsqu'il aperçut le roi en proie à la douleur. Il n'eut pas de peine à reconnaitre que celui-ci était hydropique et demanda à lui être présenté : « Sire, lui dit-il, si vous me donnez la vie sauve, je m'engage à vous soulager de l'horrible mal dont vous souffrez.





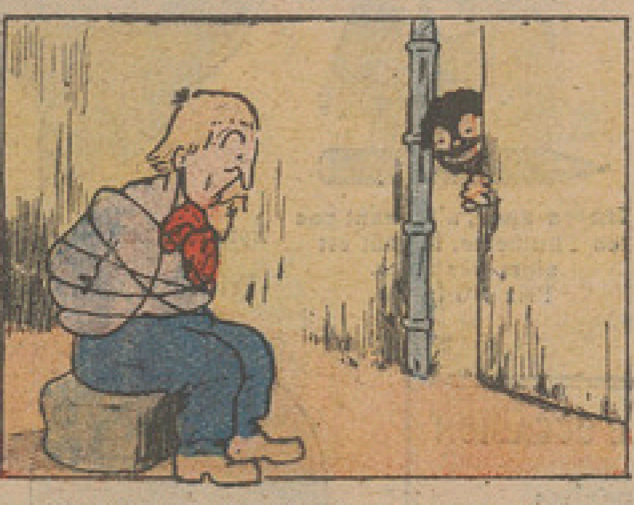


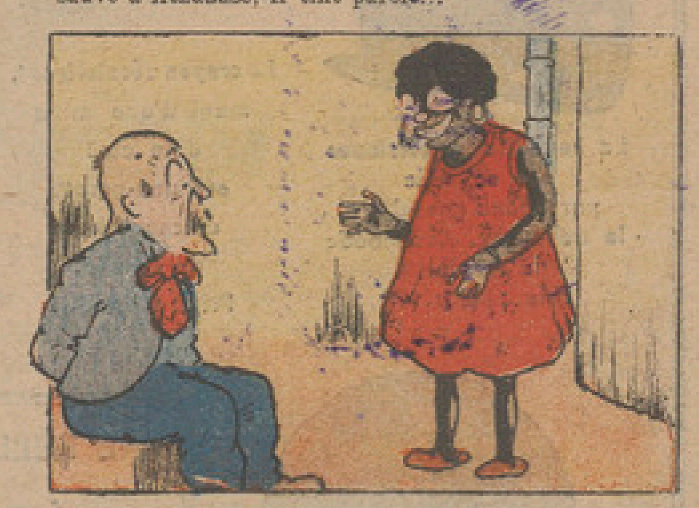
Méfiant, le roi réfléchit un instant, puis accepta. Au milieu du silence général, Athanase fut détaché... Il tira alors de sa poche un robinet qu'il avait trouvé sur le pont du navire sur lequel il avait pris passage, puis il demanda un marteau...

...et s'approcha au roi ; puis, d'une main sûre il lui enfonça le robinet dans le nombril et tapa vigoureusement à coups de marteau. Le roi nègre accueillait cette opération avec le sourire... Athanase tapait à tour de bras jusqu'à ce que le robinet fut solidement enfoncé.

Puis, alors ouvrant le robinet, il en fit jaillir comme d'une barrique, l'eau contenue dans l'abdomen royal... on remplit ainsi plusieurs baquets et le roi fut instantanément soulagé... Ayant promis la vie sauve à Athanase, il tint parole...







Mais toutefois, ayant consulté ses ministres, il fut décidé en haute assemblée qu'un homme aussi précieux que le naufragé ne devait point être mis en liberté et on l'enferma dans une cabane que l'on ferma solidement.

Athanase mourait d'ennui dans sa prison et se creusait la tête pour trouver un plan d'évasion, lorsqu'un jour une femme entra dans la cabane porter la pitance du prisonnier. C'était la fille du roi. Elle n'était pas jolie, jolie, mais semblait avoir une affection particulière pour le rapin.

En un jargon expressif, elle avoua à Athanase cette affection et lui proposa de le faire évader à la condition qu'il l'emmènerait avec lui. D'abord, la proposition n'enchanta point Athanase, qui ne se souciait guère d'avoir une négresse sur les bras.







Mais, en réfléchissant bien, il pensa qu'entre deux maux il fallait choisir le moindre et ainsi se décida-t-il à accepter la proposition de la fille du roi, qui exprima sa grande joie d'une façon aussi impétueuse qu'incendiaire.

Il fut donc décidé que le soir même aurait lieu l'évasion... Un clair de lune magnifique éclairait le pays, lorsque la négresse ouvrit la porte de la prison, débarrassa Athanase des cordes qui l'entouraient et doucement l'entraina dehors.

Longtemps, sans mot dire, ils marchèrent en rampant derrière les hautes herbes... Le peintre suivait pas à pas la négresse. Soudain celle-ci s'arrêta... Un âne était attaché à un palmier : « Monte, » fit la femme. Obéissant à cet ordre, Athanase enfourcha le bourriquot.

(A suivre,

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.